Sommaire

	Page
Éditorial	3
L'Apartheid incompatible avec l'Évangile FÉDÉRATION DES ÉGLISES PROTESTANTES DE SUISSE	5
Processus de réconciliation Douze thèses sur les exigences de l'obéissance DAVID J. BOSCH	19
La rhétorique dans tous ses états Entre bonne et mauvaise foi ISABELLE GRAESSLÉ	38
Flash sur le congrès «Lausanne II» à Manille SILVAIN DUPERTUIS	58
«Je suis doux et humble de cœur» L'avenir de la mission à la manière du Christ (Conférence du COE à San Antonio) JACQUES MATTHEY	66
Revue de livres	77

Éditorial

Neal BLOUGH

Désaccord, conflit, rupture: des réalités tristes qui marquent l'existence quotidienne. Le mal laisse des traces qui ne sont que trop visibles dans notre monde. Nul besoin de donner des exemples, nos vies et nos journaux en sont remplis. Ces réalités ne sont pas étrangères aux lecteurs de PM ni à tous ceux qui se préoccupent de la mission que Dieu nous confie en Jésus Christ.

Les sujets évoquant le conflit et le désaccord suscitent très souvent nos passions. Ce numéro 18 en aborde quelques-uns: l'Afrique du Sud et l'apartheid; San Antonio et Manille et les polémiques qui se déroulent sans cesse entre le COE et le monde évangélique; les télévangélistes et les débats sur les moyens et les stratégies d'évangélisation.

Or, ce n'est pas en évitant les questions difficiles qu'elles disparaîtront. Il ne suffit pas non plus de les évoquer dans un esprit polémique. Il nous faut savoir aborder directement les différences et les désaccords, mais en vue de mieux se comprendre et si possible de les résoudre. Il nous faut des perspectives permettant d'aller plus loin. L'article de David Bosch nous semble capital à cet égard.

«Tout vient de Dieu qui nous a réconciliés avec lui par le Christ et nous a confié le ministère de la réconciliation» (II Corinthiens 5:18). Voilà une perspective qui manque trop souvent à notre compréhension et à notre pratique de la mission. D'après l'apôtre Paul, nous sommes des ambassadeurs, ayant reçu «la parole de réconciliation». Et si ce ministère de réconciliation devenait plus visible dans notre vie, dans nos institutions, dans nos discussions et dialogues, même si nous pensons avoir des vérités fondamentales à défendre? Mais en affirmant ceci, nous sommes conscients que le sens du mot réconciliation est souvent une source de désaccord théologique. Ne peut-on pas dire aux uns: oui, la réconciliation est une vérité spirituelle, mais elle a des implications très concrètes, très sociales voir politiques. Et aux autres: oui, la réconciliation est une réalité politique, mais «l'homme ne vit pas de pain seulement».

Une autre perspective pour aborder le désaccord, c'est la question du dépaysement. On répète souvent que les chrétiens sont des « gens de passage et des étrangers », c'est-à-dire des déracinés perpétuels. Je viens de passer trois mois aux U.S.A. En dépit de tout effort d'adaptation culturelle et linguistique, quatorze ans en France m'ont appris que je ne serai jamais « français ». Mais en même temps, je ne me sens pas non plus tout à fait à l'aise dans mon pays d'origine. « Exil et mal être » certes, mais aussi « changement agréable d'habitudes ». Apprendre à voir avec les yeux des autres, vivre entre deux ou plusieurs cultures, tout cela fait partie intégrante du ministère de la réconciliation. Les conflits et les polémiques proviennent trop souvent de nos « certitudes » ethnocentriques, de notre enracinement dans un milieu qui n'est qu'une réalité partielle et parfois partiale. Il est beaucoup plus facile par exemple pour quelqu'un en dehors des U.S.A. de constater à quel point les télévangélistes américains sont « américains » avant d'être évangélistes. C'est une évidence qui n'est pas toujours « évidente » quand on n'a pas pris du recul par rapport à sa propre culture.

Faute de place, nous devons reporter au prochain numéro un excellent article de Matthias Preiswerk sur cette question. Son itinéraire de dépaysement m'est étrangement familier, comme il le sera à tous ceux ayant vécu et travaillé ailleurs que chez eux.

La façon dont nous abordons nos conflits est fondamental. Nous ne pouvons pas les taire, mais nous ne pouvons pas non plus simplement nous en prendre avec passion à ceux qui ne partagent pas notre point de vue. Notre point de départ, c'est une Parole de réconciliation, c'est aussi un certain déracinement par rapport à notre milieu. Notre manière d'écrire, de discuter, d'aborder nos différences, cela fait partie intégrante du « ministère de la réconciliation ». Le désir de Perspectives Missionnaires n'est autre que d'aller dans ce même sens.

Neal BLOUGH

L'apartheid incompatible avec l'Évangile

En 1982, le groupe de travail « Afrique du Sud » avait présenté à l'Assemblée des délégués de la Fédération des Églises Protestantes de Suisse (FEPS) un rapport qui a abouti à ce que l'on a appelé les « Résolutions de Neuchâtel ».

En 1988, le même groupe de travail a fourni un important document duquel est tiré l'article qui suit. Les réflexions théologiques qui en émanent devraient permettre à nos Églises de radicales reconversions face à toute forme de racisme, que ce soit en Afrique du Sud ou ailleurs.

Récemment, dans la cité de Calvin, de jeunes lycéens — de plusieurs longueurs en avance sur les Églises — ont déclaré être « choqués » par les droits de l'homme bafoués à Genève — et ils ont de bonnes raisons de l'être : à Genève, en 1989, plusieurs centaines d'enfants n'ont pas droit à l'instruction publique. Pourquoi ? Parce que leurs parents sont clandestins, ou saisonniers sans droit de faire venir leurs familles là où ils travaillent, là où ils habitent. « Les enfants, déclarent ces étudiants dans une pétition, payent une politique de l'immigration scandaleuse où d'un côté, on maintient dans des conditions très difficiles des milliers de personnes sans qui l'économie genevoise ne pourrait vivre, en leur refusant un permis d'établissement ; et de l'autre, on refuse à leurs enfants une scolarité normale. »

L'Afrique du Sud est à notre porte et des jeunes ne le supportent plus. Ils « exigent du Conseil d'État que tout enfant habitant Genève, quel que soit le statut de ses parents, puisse suivre une scolarité normale !! » Elle est obligatoire depuis 1536 à Genève.

Puissent les Églises des deux hémisphères se souvenir qu'en Jésus-Christ, Dieu a confirmé la dignité de l'homme. Par sa vie, sa mort et sa résurrection, le Christ a réconcilié les êtres humains avec Dieu, et les uns avec les autres ; il a renversé le mur de séparation et d'hostilité et il est devenu notre paix. Il est Seigneur de

son Église et nous a unis en *un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu qui est le Père de nous tous* (Eph. 4:5-6). L'Évangile de Jésus-Christ réclame par conséquent une communauté de croyants qui transcende toute barrière raciale, une communauté dans laquelle l'amour du Christ et du prochain a surmonté les divisions de race et de couleur. Avec la montée des racismes, qui oserait dire: «C'est la faute à Calvin», lui qui a écrit: «Nul des frères ne peut être méprisé, rejeté, violé, blessé ou en aucune manière offensé, que simultanément nous ne blessions, méprisions ou offensions en lui Jésus-Christ, et le violions par nos injures... Jésus-Christ ne peut être aimé de nous que nous ne l'aimions en nos frères...»

Remarques préliminaires

Parmi les nombreuses questions sociales et politiques sur lesquelles la Fédération des Églises Protestantes de Suisse (FEPS) s'est exprimée ces derniers temps, la question de l'Afrique du Sud est de celle qui ont divisé et divisent encore les esprits, aussi bien au sein des Églises qu'en dehors. La position de la FEPS est fidèle à une ligne adoptée il y a longtemps déjà: pour ne citer que cet exemple, rappelons qu'en 1934, après la publication des paragraphes sur les Aryens, le Conseil de la FEPS avait adressé à l'évêque Heckel, chef du Département des affaires étrangères de l'Église évangélique d'Allemagne, une lettre accompagnée d'une déclaration condamnant le racisme en ces termes:

«En plein accord avec la foi de la chrétienté, une Église évangélique, sans préjudice de ses particularités nationales, a un caractère supranational fondé sur sa vocation divine. Les enfants de Dieu se retrouvent dans l'humanité tout entière, sans distinction de sang, de race ou de nation. L'Église est une communauté de l'esprit et de la foi par delà les liens de la race ou de l'État.» (par. 4)

C'était là une déclaration courageuse; cette lettre était un acte d'obéissance au Christ.

Lorsque les Églises prennent aujourd'hui position sur des questions sociales et politiques, en particulier sur l'Afrique du Sud, elles s'exposent à toutes sortes de reproches: elles se prononcent sur des questions éthiques, dit-on, au lieu de

s'occuper de questions dogmatiques; elles confondent la Loi et l'Évangile, les réalités de ce monde et les réalités dernières. Les réalités avant-dernières deviennent de ce fait l'objet de leur prédication, et les Églises s'engagent en faveur du bien social et politique des êtres humains au lieu de s'occuper de questions concernant directement le salut. Elles vendent ainsi leur droit d'aïnesse — le salut qui nous est promis dans l'Évangile — contre le «plat de lentilles» d'une responsabilité politique, pour reprendre les termes de K.G. Steck.

La conséquence de cet égarement — selon ceux qui critiquent cette attitude — se manifeste en ceci que les Églises s'arrogent une compétence suprême dans des problèmes politiques et que les pasteurs, cédant à un cléralisme d'un nouveau genre, suspectent très vite d'hérésie leurs adversaires politiques et accusent ceux qui contestent leur théologie de renier le Christ.

Toujours selon les contempteurs des prises de position des Églises, l'unité de l'Église et des Églises, qui avait progressé depuis un certain nombre d'années, est ainsi compromise. Après un travail difficile et de longue haleine, on était enfin parvenu à des consensus — au moins à des accords partiels — sur des questions de doctrine (baptême, mariages mixtes, liturgie...); et aujourd'hui, les nouvelles tensions et divisions sont en train de naître entre les Églises et en leur sein même du fait de ces prises de position politiques.

Cette controverse n'est d'ailleurs pas nouvelle: depuis la parution en 1938 du texte de Karl Barth intitulé «Rechtfertigung und Recht» (justification et droit), la question du lien entre foi et politique, entre Église et société, a constamment fait l'objet de débats théologiques dans les cadres les plus divers — par exemple lors de la grande conférence du COE sur le thème «Église et société», en 1966; bien avant la fondation du COE, une association internationale nommée «Life and Work» avait été créée; enfin, cette problématique a acquis chez nous une actualité nouvelle avec la prise de conscience des problèmes du Tiers monde. Ce sont d'abord les réponses à ces questions qui divisent les partisans de l'œcuménisme et les «évangéliques» en Europe, et ce sont elles aussi qui constituent le

plus gros obstacle entre les Églises du Tiers monde et celles de l'Atlantique Nord. Il n'est donc pas étonnant que ces questions fassent constamment l'objet de débats publics chez nous aussi; il n'est pas étonnant non plus que le «cas de l'Afrique du Sud» soit exploité avec complaisance par les médias pour des débats contradictoires qui ne font souvent qu'exacerber les crispations. Ce qui est étonnant, en revanche, c'est le style de la controverse: on a souvent beaucoup de peine à dépasser le stade des soupçons et des préjugés: on est souvent incapable de s'écouter mutuellement et de chercher à apprendre quelque chose l'un de l'autre; il semble souvent difficile de distinguer le niveau d'où l'on parle et le niveau dont on parle.

QUELQUES RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES

Un seul maître...

Sur le plan juridique, la FEPS est une association: le droit suisse ne connaît pas de reconnaissance de droit public de l'Église au niveau fédéral. Elle n'est bien sûr pas n'importe quelle association, vouée à la sauvegarde de n'importe quels intérêts ou à la promotion de n'importe quelles idées... C'est pourquoi elle a fait précéder sa Constitution — qui ressemble d'ailleurs tout à fait à des statuts d'association — d'une *affirmation de foi*. Cette affirmation de foi esquisse en quelques phrases lapidaires la raison d'être des Églises et de la FEPS:

«La Fédération confesse que Jésus-Christ est son seul Seigneur... Elle se sait appelée à apporter à notre peuple le message de Jésus-Christ, avec ses exigences et ses promesses.» (Constitution de la FEPS, en vigueur depuis le 13 juin 1950)

La FEPS marque par là publiquement, qu'elle place son activité intégralement et sans réserve sous la *seigneurie du Christ*.

Et c'est la seigneurie du Christ qui sera le point de départ de notre réflexion. Nous constatons tout d'abord que le Nouveau

Testament, en affirmant que Christ est Seigneur — «kyrios Christos» — tout comme la Constitution de la FEPS, qui reprend cette affirmation en tête de ses statuts, confessent la seigneurie du Christ. La seigneurie du Christ est donc d'abord une confession, une affirmation de la foi qui exige obéissance. C'est seulement en tant que confession de foi qu'elle engage le croyant. L'affirmation de foi qui introduit la Constitution de la FEPS témoigne que cette dernière se sait engagée. La question qui se pose maintenant est la suivante: que signifie une telle affirmation pour la FEPS? Confesser la seigneurie du Christ, se considérer comme témoin de cette seigneurie, qu'est-ce que cela veut dire? Nous allons essayer d'approfondir un peu la notion de la seigneurie du Christ par deux approches: la «suivance» (Nachfolge) et l'obéissance.

Suivre le Christ

Dans le Nouveau Testament, «suivre le Christ» signifie d'abord, tout concrètement, aller avec lui, l'accompagner. «Venez à ma suite et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. — Laissant leurs filets, ils le suivirent.» (Marc 1:11) À ce stade, trois remarques s'imposent :

- a) C'est Jésus lui-même qui invite à le suivre, à aller avec lui;
- b) Suivre le Christ, cela implique qu'on le serve (Marc 15:41): «... qui le suivaient et le servaient...»;
- c) Suivre le Christ, cela implique qu'on se dégage des liens antérieurs.

Celui qui s'engage à la suite de Jésus s'aventure dans quelque chose de totalement nouveau. Il est prêt à découvrir une nouvelle vie, à mettre toute sa confiance en Jésus, et même à souffrir et mourir avec lui.

Le chemin de Jésus et celui des disciples s'accompagnent

de souffrance. Être disciple, c'est toujours être uni concrètement à la personne de Jésus et à sa souffrance. Pour la communauté chrétienne aussi, être disciple, cela signifie suivre Jésus, dire et vivre sa foi dans le Ressuscité. De même qu'on ne pouvait connaître Jésus qu'en le suivant jour après jour, on ne peut connaître et confesser le Christ qu'en suivant ses traces, en le confessant, en se référant toujours à lui et en suivant ainsi le chemin qu'il a suivi. L'Évangile de Jean insiste particulièrement là-dessus (Jean 8:12; 12:26 ou 21:18-22). En suivant le Christ, on a aussi accès au Père (Jean 12:26; cf. aussi l'épître aux Hébreux). C'est cet aspect de la «suivance» qui a été appliqué au salut personnel de l'individu; en mettant fortement l'accent là-dessus, on a un peu rejeté à l'arrière-plan les aspects concrets de la «suivance» dans les réalités historiques. On a ainsi réduit l'annonce du Royaume de Dieu au salut individuel. Or suivre Jésus signifie annoncer le Royaume de Dieu au monde et pour le monde. Le témoignage doit être adressé au monde «afin que le monde croie». Toute éthique chrétienne doit donc être marquée par le souci d'annoncer la Parole au monde, de parler du projet de Dieu pour le monde et de notre participation à ce projet.

Être chrétien, suivre le Christ, c'est être étroitement lié au Christ, renoncer à certains autres liens et se savoir appelé à la communion avec le Christ. C'est être, comme le Christ, étranger sur cette terre.

Être chrétien, suivre le Christ, c'est accepter de porter sa croix dans l'amour et la miséricorde, dans la certitude de l'amour et de la miséricorde de Dieu. Le chrétien n'est pas du monde, il est libre par rapport à ce monde, libéré en vue de l'amour et de la miséricorde — un amour et une miséricorde qu'il annonce à ce monde au nom du Christ et qu'il met lui-même en pratique dans ce monde.

Suivre le Christ signifie donc marcher sur les traces de Jésus dans ce monde, aimer ce monde créé par Dieu et travailler à ce qu'il reflète le plus possible la volonté de Dieu. Comme chrétiens, nous sommes directement responsables du monde et de l'Église devant Dieu.

Cette responsabilité devant Dieu, nous nous y sommes fré-

quemment soustraits, et cela de deux manières. D'une part, nous avons toujours été tentés — et nous le sommes toujours! — de la restreindre en ce qui concerne les systèmes et les institutions en place, en considérant comme normal et inévitable que le monde ait — jusqu'à un certain point en tout cas — ses lois propres. Nous essayons de justifier ainsi notre manque d'obéissance, et en fin de compte notre manque de foi. Certaines affirmations qu'on entend couramment en sont des exemples frappants: «il y a toujours eu des guerres, et il y en aura toujours»; ou bien: «les mécanismes et les interdépendances économiques ont leurs lois propres, sur lesquelles on ne peut rien». Certaines théories biologiques ou sociologiques sont élevées au rang de lois naturelles ou fondamentales. Par ailleurs, nous avons constamment aussi tendance à fausser la vocation de l'Église, l'Église devenant pour nous une fin en soi, avec cette conséquence que nous avons créé un divorce entre l'Église et le monde, et la question importante devient alors de savoir comment concevoir la relation entre l'Église et le monde, entre l'Église et l'État, et comment répartir les compétences au sein de ces instances. Cette division des responsabilités à sans cesse eu pour effet que les chrétiens et les Églises se sont occupés de leur domaine réservé — les choses de la foi — et se sont désintéressés de leur responsabilités politiques, passant ainsi, justement, à côté de leur vocation.

Lorsque la FEPS confesse que Christ est son seul Seigneur, cela signifie donc qu'elle désire suivre les traces de Jésus sans conditions ni restrictions, que son premier souci est d'«apporter le message de Christ avec ses exigences et ses promesses», et qu'elle n'a de raison d'être que si elle s'acquitte de cette mission dans la suivance de Jésus. Elle n'a donc pas le droit — et les Églises qui la constituent non plus — d'être centrée sur elle-même, de se prendre pour une fin en soi. Sa seule légitimation, c'est de servir le monde, d'avoir le souci des êtres humains — de leur salut, mais aussi des autres aspects de leur vie. «Justifiée par la foi», la FEPS a la liberté de proclamer Christ et d'inviter à le suivre; elle a la liberté aussi de dénoncer la volonté de puissance des hommes et leur refus de tenir compte de Dieu dans les systèmes et institutions

qu'ils se donnent. Elle trahit sa vocation, elle ne rend pas le témoignage qui lui est demandé si elle croit devoir faire des concessions à l'esprit du monde et qu'elle ne prêche pas avec fermeté la justification du pécheur et la liberté du croyant face à l'intelligence du monde. La seigneurie du Christ doit toujours être affirmée, même si le monde ne la comprend pas ou se méprend sur son sens, et les chrétiens doivent lui donner la priorité. Tous les raisonnements, toutes les argumentations qui viennent ensuite — et qui sont sans aucun doute nécessaires — ne tirent leur légitimité que de cette affirmation première. Et ces raisonnements, ces argumentations doivent refléter la liberté que donne la foi, pour que l'affirmation première ne risque pas d'être rejetée dans l'ombre.

Obéir à Christ

Quelle est l'obéissance à laquelle la seigneurie du Christ nous engage? La lecture de Philippiens 2:8 — «...obéissant jusqu'à la mort» — nous éclaire sur le sens néo-testamentaire de l'obéissance: c'est l'obéissance de la foi, dans la foi — une obéissance qui se caractérise en ce qu'elle se réfère strictement au Christ. Seul peut obéir celui qui écoute la voix du Seigneur, celui qui s'abandonne à l'amour de Dieu et qui prend au sérieux sa volonté. Il ne peut pas y avoir désobéissance partielle. C'est ce qu'exprimait le Synode de Berne de 1532 quand il recommandait: «... sans écouter la voix d'un étranger». Aucune autre autorité que le Christ ne peut exiger de nous obéissance. Ici, une brève digression s'impose.

Dans Romains 13, Paul parle de la soumission aux autorités. Il est intéressant de relever que le terme utilisé ici n'est pas le même que celui qu'on trouve dans Phil. 2:8, par exemple, traduit en français par «obéissant». Deux passages bibliques nous en apprennent un peu plus sur ce type de soumission: I Pierre 2:13 et Eph. 5:21. Cette soumission — et c'est capital — doit se vivre «à cause du Seigneur» et «dans la crainte du Seigneur». Ce qui signifie que la soumission aux autorités doit se vivre à la lumière de l'obéissance à Christ. La place de

l'État et des autorités dans notre vie ne se situe pas au même niveau que celle du Christ — si c'était le cas, nous leur devrions la même obéissance et pourrions nous trouver pris dans des conflits de conscience. Chez Paul, l'État fait partie de la Création déçue, et à ce titre il est à la fois provisoire et imparfait. Être soumis à l'État, cela ne revient donc ni à lui reconnaître une autorité absolue — même pas dans un État démocratique! — ni à nous en désintéresser totalement pour nous vouer aux seules choses de la foi. Être soumis à l'État, cela peut signifier pour nous le prendre au sérieux — tout provisoire et imparfait qu'il est — , proclamer au sein de cet État la seigneurie du Christ, qui est à la fois promesse et exigence, amour et loi, et nous sentir coresponsables de ce qui se passe dans l'État. Cette coresponsabilité implique que nous jouions dans l'État le rôle d'interlocuteurs critiques — et que la liberté que Christ nous donne nous amène à accepter de souffrir pour Lui, s'il le faut, en cas de conflit avec l'État. Cette conception n'est d'ailleurs absolument pas nouvelle: on la trouve déjà exprimée dans les Actes du Synode de Berne du 9 au 14 janvier 1532:

Chapitre 27: «Qu'il convient d'annoncer la vérité sans se fonder sur un appui terrestre, mais en tirant de l'Écriture sainte, et non par ordre du magistrat.

Les pasteurs doivent laisser le glaive de la Parole divine frapper sans acception de personne, et sans épargner qui que ce soit, homme ou femme, maître ou valet, ami ou ennemi, seigneur ou sujet; ils doivent déclarer avec franchise ce qu'ils croient propre à corriger selon la parole de Dieu, que cela plaise ou déplaise à n'importe qui, (...)

Par contre, quelques-uns ne devraient pas, comme on le rapporte, prêcher uniquement l'autorité de Vos Excellences en disant: «Messieurs ont décrété et ordonné ceci ou cela, par conséquent les sujets doivent le croire et l'observer. «De telles paroles font que les gens de peu de sens regardent plus à vos Seigneuries qu'à Dieu lui-même dans les choses religieuses, ce qui se trouve être un des points essentiels du papisme. Car la foi ne regarde qu'à Dieu, elle naît de la Parole vivante de Dieu et de l'illumination du cœur, elle ne dépend pas de nos gracieux Seigneurs ni du jugement d'aucun homme. Car le juste vit de sa foi. (...)

Nous ne devons pas entreprendre de mettre nos gracieux Seigneurs à la place du pape qui a dominé les consciences; ce serait s'appuyer trop sur notre force et sur l'autorité temporelle.»

C'est cette conception de l'obéissance, qui a le Christ seul pour objet et qui se situe à un tout autre niveau que les autres obéissances qui nous sont demandées, qui a inspiré le Conseil de la FEPS en 1934 dans sa condamnation sans équivoque de toute forme de racisme. Le paragraphe 2 de sa déclaration affirmait que «le propre d'une Église issue de la Réformation consiste à reconnaître Jésus-Christ comme son seul Seigneur...». Cette référence au Christ Seigneur manifestait clairement que la condamnation du racisme était dictée par l'obéissance à Christ et découlait de la foi. De même, l'Assemblée des délégués de la FEPS s'appuyait sur la seigneurie illimitée du Christ lorsqu'elle déclarait à Neuchâtel, en juin 1982: «Le système de l'apartheid ou du développement séparé en Afrique du Sud est incompatible avec l'Évangile de Jésus-Christ et viole des droits de l'homme fondamentaux.»

Tant à l'égard des autorités et de l'État que dans des situations comme celle de l'Afrique du Sud, l'obéissance au Christ a des implications très concrètes. Parler ne suffit pas: la parole doit être suivie d'action. L'action concrète est toujours soumise à une certaine marge d'appréciation, cette marge étant limitée par l'obéissance à la loi de Dieu. Les priorités, ici, sont claires: les appréciations ne doivent jamais prendre le pas sur l'obéissance au Christ — si c'était le cas on pourrait en venir à se soustraire à l'obéissance au Christ en invoquant des questions d'appréciation.

CONSÉQUENCES POUR NOTRE TRAVAIL SUR L'AFRIQUE DU SUD

Que signifient ces quelques — trop brèves — réflexions quant à notre engagement en Afrique du Sud?

Celui qui confesse la seigneurie du Christ reconnaît que «les enfants de Dieu se retrouvent dans l'humanité tout entière, sans distinction de sang, de race ou de nation, et que l'Église est une communauté de l'esprit et de la foi». Si un régime raciste est au pouvoir en Afrique du Sud, cela ne peut donc pas nous laisser indifférents, car des êtres humains sont

privés de leurs droits fondamentaux. Et ces êtres humains sont des enfants de Dieu — qu'ils soient chrétiens ou non.

Les Églises ne sont pas seules à dire que l'Afrique du Sud est un État raciste, et que l'apartheid doit être considéré comme une manifestation de racisme et même de totalitarisme: des représentants éminents de l'industrie et des banques, dans le groupe de dialogue «Églises — Entreprises», ont donné les définitions suivantes de l'État raciste et totalitaire:

« Il y a État raciste lorsque la race sert de marque distinctive légale dans les limites du territoire d'un État. L'égalité des droits de tous les habitants de l'État n'est en principe pas reconnue. La discrimination de groupes déterminées de la population ne se limite pas à des domaines d'application particuliers, mais s'étend plus ou moins à tous les domaines de la vie.

Il y a État totalitaire lorsque les domaines de la vie personnelle et sociale sont soumis aux objectifs de l'État pour des motifs idéologiques, la puissance étatique étant imposée au besoin par des méthodes recourant à la terreur appliquées par un appareil policier pénétrant tout l'État. » (Lignes de conduite 1980).

Quiconque est un peu au courant de ce qui se passe en Afrique du Sud reconnaîtra immédiatement que l'une de ces définitions s'applique totalement à l'Afrique du Sud, l'autre en grande partie.

Si donc l'Afrique du Sud nous concerne quelque peu — et elle doit nous concerner! — et si nous reconnaissons que l'apartheid est inconciliable avec l'Évangile de Jésus-Christ, alors nous devons nous demander ce que cela implique pour nous, pour que nous restions fidèles à Jésus-Christ. Que pouvons nous faire? Voici quelques exemples:

Nous pouvons d'abord, dans notre pays, exercer des pressions: si l'apartheid est inconciliable avec l'Évangile, il faut en tirer des conséquences en Suisse aussi. Nous devons nous tenir à l'écart de tout ce qui peut soutenir et donc perpétuer l'apartheid. Là comme ailleurs, les opinions — les questions d'appréciation — ne doivent pas avoir la priorité sur l'obéissance au Christ. Nous pensons aux arguments suivants:

— La crainte d'une guerre civile prolongée et incontrôlable après l'abolition de l'apartheid est peut-être justifiée, et

elle doit être prise au sérieux. Mais elle ne doit pas servir de prétexte à une approbation du statu quo; ce risque doit être pris en compte dans la réflexion sur la façon dont le système oligarchique et totalitaire actuel peut faire place à un système démocratique ouvert.

— La crainte de perdre du pouvoir ou de l'influence, la crainte de ne plus pouvoir s'approvisionner en matières premières comme aujourd'hui, la crainte de changement géopolitiques relèvent également du domaine de l'appréciation et non de l'obéissance. Dans tous les cas, les risques encourus ne sont pas tels que nous ayons le droit d'accepter les bras croisés que la dignité de si nombreuses personnes noires et de couleur continuent à être foulée aux pieds au nom d'une économie prospère, d'une administration efficace et de privilèges évidents.

Nous pouvons ensuite faire pression pour que soient créées en Afrique du Sud les conditions d'un dialogue ouvert sur l'avenir du pays, comme c'est l'usage dans notre démocratie. L'abolition de l'apartheid implique la création d'une nouvelle société, d'une nouvelle Constitution et d'un nouveau gouvernement. Les avis divergent fortement là-dessus, aujourd'hui déjà, entre Blancs et Blancs, entre Noirs et Noirs, etc.

En tant qu'Églises, nous pouvons insister spécialement pour qu'au moins les Églises sud-africaines cherchent à se rapprocher les unes des autres, et qu'en particulier la puissante Église réformée hollandaise (NGK) accepte enfin le dialogue avec les Églises qui sont issues d'elle et qu'elle les traite en partenaires, sans pratiquer sa tactique usuelle, qui constitue à diviser pour mieux régner et à faire capoter le dialogue. Comme la FEPS, la NGK doit probablement apprendre encore ce que signifie, pour une Église qui a une longue tradition et une grande influence, renoncer à soi-même, porter sa croix et souffrir. Le premier pas dans cette direction devrait probablement être un acte de repentance, un peu dans le sens de ce que le Conseil de la FEPS écrivait au paragraphe 3 de la déclaration de 1934 mentionnée plus haut :

«L'actuel désarroi de l'Église en maints pays nous invite tous à la repentance. L'heure a sonné d'une réflexion nouvelle sur la véritable nature de l'Église de Jésus-Christ, redécouverte par la Réformation.»

Les Églises (et la FEPS, qui est depuis longtemps en dialogue avec l'Afrique du Sud) ne sont seules à devoir traduire leur foi dans les actes: ce que nous avons dit plus haut est valable également pour les chrétiens qui occupent des postes à responsabilités dans l'industrie ou dans les banques. Les représentants de l'industrie et des banques sont d'ailleurs tout à fait conscients de la responsabilité qu'ils portent. Citons cet extrait des «Lignes de conduite 1980» élaborées par le groupe «Église — Entreprises»:

4:1. Les entreprises utilisent dans le cadre du droit en vigueur toutes les possibilités propres à sauvegarder les droits de l'homme et à permettre une évolution positive dans ce pays.

4:4 Les relations économiques sont revues lorsqu'elles contraignent l'entreprise à un comportement qui est en contradiction évidente avec les valeurs humaines et sociales fondamentales.

Ces «lignes de conduite» expriment, sous une autre formulation, la volonté d'obéir au Christ. Elle signifient que des représentants éminents de notre économie se sont engagés à utiliser, dans le cadre du droit en vigueur, toutes les possibilités propres à sauvegarder les droits de l'homme en Afrique du Sud. Elles signifient que des représentants éminents de notre économie vont revoir leur comportement en Afrique du Sud, car leurs investissements, leur présence, leur participation au marché de l'or par exemple les obligent à collaborer avec un gouvernement qui, selon la définition qu'eux-mêmes ont donnée, doit être considéré comme raciste. Dans la mesure où ils se veulent chrétiens ils doivent se demander s'ils œuvrent en faveur de la seigneurie du Christ en coopérant avec le régime de l'apartheid et en le soutenant.

Depuis un certain temps, on discute beaucoup de la question du boycott et de sanctions économiques. Disons-le d'emblée: la question du boycott et des sanctions relève du domaine de l'appréciation. On peut avoir des avis différents à ce sujet — mais à une condition toutefois: la marge d'apprécia-

tion est délimitée par l'affirmation selon laquelle «l'apartheid est inconciliable avec l'Évangile» et que par conséquent il doit être aboli. Ceux donc qui s'opposent au boycott et aux sanctions doivent dire comment ils pensent que l'apartheid peut être aboli autrement, et quels autres moyens ils envisagent pour favoriser un changement de régime sans bain de sang. Ceux qui refusent de répondre à cette question et ne cherchent pas d'alternative aux sanctions économiques doivent accepter le reproche de ne pas prendre assez au sérieux la situation actuelle — ou même d'avoir intérêt à ce qu'elle se poursuive. Ce sont là deux attitudes qui ne sont pas compatibles avec l'obéissance au Christ telle que nous l'avons explicitée plus haut. On ne peut pas à la fois proclamer la seigneurie du Christ et trouver normal que l'économie ait ses lois propres — des lois qui ne laissent aucune place aux considérations éthiques. Une telle attitude est également en contradiction avec les thèses du groupe «Église — Entreprises».

C'est ainsi que nous comprenons notre engagement en Afrique du Sud. C'est ainsi que nous voyons notre engagement dans les questions sociales à être témoins de la seigneurie illimitée du Christ ici, en Suisse, dans l'Église et la société, auprès des individus et dans l'État et la société. Nous rejetons par conséquent les étiquettes de toutes sortes qui peuvent nous être attribuées: nous ne sommes ni de gauche ni de droite. Ce que nous devons accepter, en revanche, c'est qu'on nous reproche de ne pas obéir assez à la loi de Dieu, de ne pas suivre vraiment les traces du Christ. Dans ce sens nous soumettons notre attitude et notre conviction au jugement de la communauté des croyants, comme le faisait le Synode de Berne de 1532:

«Et si nos pasteurs ou d'autres nous proposent quelque chose qui nous conduise plus directement au Christ et qui contribue mieux que ce qui est dit ici à la concorde et à la charité chrétienne selon la Parole de Dieu, nous le voulons recevoir de bon cœur et ne point entraver le cours du Saint-Esprit, car, loin de nous faire rétrograder vers la chair, il nous pousse toujours en avant, pour imiter Jésus-Christ, notre Seigneur, qui nous veuille garder tous dans sa grâce.

Donné à Berne le 14^e jour de janvier de l'an 1532.»

Processus de réconciliation

Douze thèses sur les exigences de l'obéissance

David J. BOSCH

Cet article est la transcription d'un exposé donné par David Bosch lors d'une Conférence que les Églises d'Afrique du Sud avaient intitulée *National Initiative for Reconciliation* et qui a eu lieu en septembre 1985 à Pietermaritzburg. L'un de ses initiateurs et orateurs fut Michael Cassidy.

Vous pourrez sans doute comprendre mon hésitation à traiter de ce sujet : je suis afrikaner et chrétien. Aujourd'hui plus que jamais, l'Afrikaner est au banc des accusés, non seulement en Afrique du Sud, mais dans le monde entier. On le tient pour responsable de l'oppression la plus brutale et du système politique le plus pervers jamais imaginé par l'esprit de l'homme. On affirme entre autre que l'Église afrikaner a joué un rôle déterminant dans l'élaboration et le maintien de ce système. Dès lors, il peut paraître audacieux que moi, Afrikaner et chrétien engagé dans l'Église, je puisse venir parler ici sur le sujet de la réconciliation.

Il n'y aurait pas grand intérêt à se demander une fois de plus pourquoi notre histoire s'est développée comme elle l'a fait et pourquoi on est arrivé à la situation actuelle. Voici toutefois, sous une forme extrêmement condensée, ma version des raisons qui nous ont amenés au point où nous sommes aujourd'hui...

Afrikaner, qui es-tu ?

Qui sont et que sont les Afrikaners, comment se perçoivent-ils eux-mêmes ? Me reconnaissant comme l'un d'entre eux, je répondrais que nous sommes une petite tribu de Blancs à l'extrême pointe méridionale d'un vaste continent noir, coupés de la mère patrie depuis presque deux siècles, menacés de disparition de toute part, tant par les Anglais que par les Noirs, et décidés à conserver et à défendre leur identité. La majorité des Afrikaners sont convaincus qu'ils ont livré, pendant au moins un siècle et demi, un combat pour leur survie, combat qui est entré aujourd'hui dans une phase plus acharnée que jamais. Ces dernières années, ils ont largement perdu confiance en eux. Ils sont beaucoup moins assurés qu'auparavant d'une issue favorable. En fait, le découragement domine dans de nombreux milieux afrikaners, mais cela ne veut pas dire qu'ils soient prêts à abandonner le combat. Il se développe plutôt une sorte de « complexe de Massada ». Massada est cette montagne du désert de Judée où un groupe de fanatiques juifs résista pendant un temps extrêmement long aux assaillants romains. Lorsqu'à la fin les Romains réussirent à conquérir la place au prix de pertes terribles, ils ne trouvèrent qu'un unique survivant. C'est, semble-t-il, à ce genre de choses que certains, aujourd'hui, préparent la population afrikaner, en particulier les enfants. Le défi qu'on propose à nos enfants est en substance : « Êtes-vous prêts à mourir pour l'Afrique du Sud » plutôt que « Êtes-vous prêts à vivre pour l'Afrique du Sud ? »

Il faut comprendre, même si on ne les excuse pas, les raisons pour lesquelles les Afrikaners, pendant si longtemps, n'ont pensé qu'à eux-mêmes et à leur survie et pratiquement pas à l'intérêt des autres. Dans un deuxième temps, nous nous sommes convaincus que nous étions appelés par Dieu à préserver aussi l'identité des autres groupes en les maintenant séparés. À cette fin, nous nous sommes institués leurs procureurs et nous avons entrepris une restructuration complète de la société sud-africaine. À quoi cela nous a-t-il conduit ? Permettez-moi de citer un passage de la chronique mensuelle

de Willem Nicol dans la revue *Beeld* du 27 août 1985 (traduction de l'afrikaner):

Il est clair à présent que nos projets des dernières décennies, loin de régler les problèmes de l'Afrique du Sud, les ont plutôt aggravés. Nous avons déchiré des familles, privé des communautés de leurs racines, édité des lois de ségrégation aggravées par une application sévère. Nous nous sommes fait des ennemis par millions. Nous nous sommes brouillés avec nos frères de couleur qui partagent notre foi et avec qui nous aurions dû mettre en œuvre l'unité la plus étroite. Pourquoi donc nos tentatives bien intentionnées ont-elles abouti à un résultat si négatif? Parce que c'est l'égoïsme de groupe qui a été l'une de nos principales motivations et qu'elle nous a aveuglés. Pourquoi avons-nous poursuivi aussi longtemps nos entreprises irréalistes et injustes? Parce que nous avons cru qu'une ségrégation raciale renforcée était compatible avec l'Évangile de Jésus Christ. Nous avons parfois même été jusqu'à penser que notre foi exigeait la séparation des races. Nous avons blessé des millions de gens; nous les avons blessés profondément... L'abîme d'incompréhension, de peur, et de haine qui sépare les Blancs et les Noirs a pris des proportions alarmantes...

Si l'analyse de Willem Nicol est juste, si ce qu'il dit est vrai, à quoi bon alors parler de réconciliation? N'est-ce pas un exercice futile? En effet, le danger existe et nous avons à en être sans cesse conscients. Après ce préambule, parler de réconciliation est un exercice audacieux, fou peut-être. Voici quelques thèses suivies d'un bref commentaire.

DOUZE THÈSES

1. Une réconciliation à bon marché: un ennemi mortel pour l'Église

Voici près de cinquante ans, Dietrich Bonhoeffer nous enseignait qu'une «grâce à bon marché» est l'ennemi mortel de l'Église. Je suggère que c'est également vrai d'une réconciliation à bon marché.

Qu'est-ce donc qu'une réconciliation à bon marché? C'est une réconciliation qu'on obtient avec un minimum de frais. C'est un replâtrage superficiel appliqué à des divergences

profondes. Cela consiste à dire qu'après tout, nous sommes un en Christ et que par conséquent les différences qui nous séparent ne sont pas réellement importantes; ou encore que, si seulement nous sommes vraiment réconciliés avec le Christ nous le serons quasi automatiquement les uns avec les autres. C'est encore envisager la réconciliation mutuelle que dans les catégories du «spirituel» et pas dans celles de la vie quotidienne. Je me rappelle avoir participé, voici quelques années, à un groupe où l'on discutait de ces questions. Un pasteur blanc déclara: «Ce dont nous avons besoin, c'est uniquement d'être vraiment nés de nouveau, moyennant quoi tous nos problèmes seront résolus». À quoi un pasteur noir répondit: «Frère, mes pires déceptions me sont venues de chrétiens «nés de nouveau».

La réconciliation à bon marché ce serait d'être venus à la présente rencontre¹ en espérant qu'on ne s'affronterait pas trop, qu'on serait «gentils» les uns avec les autres, qu'au bout du compte chacun rentrerait chez soi indemne, retrouvant sa vie «normale» avec un soupir de soulagement.

Ce serait en somme prendre notre réunion pour une option moins rude que l'affrontement mutuel qui nous oppose dans le monde «réel» à l'extérieur. Cette réconciliation à bon marché se manifeste aussi sous d'autres formes, par exemple quand l'une des parties en conflit admet volontiers qu'elle se trompe et que l'autre a raison, mais que rien ne change; ou bien lorsque l'une des parties tente d'entrer, par une constante flatterie, dans les bonnes grâces de l'autre. Ce genre de choses se produit aux deux extrémités de l'éventail: des Noirs faisant des courbettes devant les Blancs et des Blancs passant la main dans le dos des Noirs. Dans les deux cas, c'est de la servilité et c'est au détriment de l'honnêteté.

La réconciliation à bon marché, cela veut dire qu'on dissocie la foi de la justice, qu'on crée la confusion entre la branche verticale et la branche horizontale de la Croix. C'est prétendre qu'on peut être en paix avec Dieu sans que la justice régne dans les relations mutuelles. Donc, en résumé, se réconcilier à bon compte, cela revient à croire que l'on peut soigner le malade de la société sud-africaine avec un peu de bonne vo-

lonté et de bienséance, mais c'est aussi inadéquat que du sparadrap pour panser une plaie purulente ou de l'aspirine pour soigner un cancer.

2. Nous sommes tous, tant que nous sommes, prisonniers de notre histoire. Mais comme tels, nous sommes mis au défi de devenir prisonniers de l'espérance.

Nous avons, dans ce pays, un terrible héritage de luttes entre factions: Noirs contre Blancs, Afrikaners contre Anglais, Noirs contre Noirs, Afrikaners contre Afrikaners, etc. Cela nous a conduits à nous situer dans une multitude de camps, ou plutôt de bastions, différents. Nous avons bâti autour de nous des murailles qui touchent au ciel... et presque imperceptiblement, nos bastions sont devenus des prisons, ce qu'Ézekiah Mphahlele résume bien quand il dit: «En Afrique du Sud, nous nous épions par le trou de la serrure entre Noirs et Blancs». Et quand on est en prison, c'est tout à fait ça: le seul moyen de communiquer, c'est le trou de la serrure. Ainsi accroupis devant notre trou de serrure, nous nous lorgnons les uns les autres du coin de l'œil.

Grâce à Dieu, certains d'entre nous sont en train de se rendre compte que nous sommes en prison, et nous commençons à vouloir en sortir. «Oh! si seulement l'histoire ne nous avait pas chargés d'un tel héritage! Si seulement on pouvait repartir à zéro!» Mais ce n'est là qu'un vœu pieux. Nous sommes tous issus de la terrible tempête sud-africaine: Noirs et Blancs, Zoulous et Sothos, Anglais et Afrikaners. C'est un ouragan qui nous a amenés là où nous sommes maintenant. C'est cette tempête qui fait que dans ce pays, nos relations mutuelles sont empreintes d'une telle violence. Nous ne pouvons faire que cela n'ait pas été; en vérité, nous ne le devons pas. Impossible de nous débarrasser de notre passé pour revenir à la case départ. Nous transportons notre histoire avec nous dans notre marche vers l'avenir. Quiconque n'a pas d'histoire n'a pas non plus d'identité et souffre d'amnésie. Si l'on ne sait pas qui on est, on ne peut pas aider les autres. On

ne le peut pas non plus si l'on se renie soi-même. On m'a parlé d'un missionnaire américain dans un pays d'Afrique qui avait l'habitude de déclarer à la cantonnade: «J'essaie toujours d'oublier que je suis américain». Le seul fait qu'il le répétait sans cesse prouvait bien entendu qu'il n'avait jamais réussi à oublier qui il était. D'ailleurs, y fût-il même parvenu, les Africains, eux, auraient-ils jamais pu l'oublier?

À vrai dire, l'histoire est bien une prison où nous sommes enfermés. Mais c'est aussi, paradoxalement, la clef qui peut nous en délivrer et transformer les prisonniers de l'histoire que nous sommes en «prisonniers de l'espérance», selon l'expression qu'emploie le prophète Zacharie quand il s'adresse aux captifs juifs qui, à Babylone, attendent leur libération (Zach. 9:12). C'est seulement en assumant ensemble les fautes et les grandeurs de notre histoire que nous pourrons la transformer, chemin faisant, et marcher à la rencontre de notre espérance. Il y a des gens qui n'assument que les fautes de leur histoire: ils sont comme le missionnaire américain. D'autres n'en assument que les grandeurs: ils en font un absolu qui s'impose même à leur avenir. Ni les uns ni les autres ne sortent de leurs prisons.

Une métaphore, celle d'un oiseau pris dans une violente tempête, nous aidera à comprendre la situation. Si ses ailes sont mal orientées, il sera précipité contre la falaise. Même si ses ailes sont bien orientées, c'est la tempête même qui le soulèvera par-dessus la falaise et ses dangers pour le propulser vers le soleil. Ainsi, nous n'avons pas besoin de changer nos ailes: c'est leur orientation qui est en cause. C'est cela qu'il faut changer. Dieu nous prend tels que nous sommes, avec notre histoire, et il «l'oriente» dans une nouvelle direction. Nos histoires respectives peuvent bien nous avoir précipités contre des rochers. Mais elles peuvent aussi, par la grâce de Dieu, nous aider à déboucher sur une vraie liberté. Il faut la tempête pour que l'oiseau franchisse la falaise. Sans la bourrasque et sans le vent, jamais l'oiseau ne serait entré dans l'azur.

3. Le concept biblique de réconciliation a pour corollaire les notions de repentance et de pardon

Nous ne pouvons pas parler de réconciliation sans prendre en compte ces notions. Il nous faut donc réfléchir à la signification de la repentance et du pardon pour avoir une idée plus claire de ce que veut dire la réconciliation.

4. Dans les relations interpersonnelles, les gens sont plus conscients des péchés des autres que des leurs.

Pour employer une métaphore biblique: je suis plus conscient de la paille qui est dans l'œil de mon frère ou de ma sœur que de la poutre qui est dans le mien. Dans une société comme celle d'Afrique du Sud où les groupes sont de plus en plus fermés sur eux-mêmes et étrangers les uns aux autres, ce phénomène tend à prendre des proportions effrayantes. Du côté des Blancs, on a tendance à mettre tout ce qui va mal sur le dos des Noirs, des espions et des agitateurs communistes, ou encore des hooligans. Chez les Noirs, c'est le contraire: les Blancs sont considérés comme les auteurs de tout le mal imaginable dans la société. Dans un tel contexte, je suis tenté de concevoir la réconciliation comme l'obligation pour l'autre de se ranger à mon point de vue, de se soumettre à ma position. Et généralement l'autre adopte la même attitude, si bien que nous demeurons tous inflexibles. Nous nous affrontons, nous parlons de «gagnants» et de «perdants» en laissant entendre que le gagnant doit tout empocher.

Les chrétiens eux-mêmes ne sont pas à l'abri d'une telle interprétation de la réconciliation. En fait, nous y sommes souvent plus prompts que les non-chrétiens! Ceux d'entre vous qui ont participé au Congrès de Lausanne en 1974 se souviennent de la manière dont les participants sud-africains se réunissaient tous les jours pour discuter de ce qu'il y aurait à faire une fois rentrés au pays. Mais nous n'arrivions pas à avancer parce que chaque groupe était persuadé qu'il avait raison et que l'autre avait tort. Si bien qu'un jour Michaël

Cassidy nous a fait remarquer que nous nous étions opposés les uns aux autres au nom de deux Christs différents, mais très «musclés». Et si le Christ d'un des groupes devient trop «fort», alors les autres rentrent dans leur coquille ou s'attachent à rendre leur Christ plus «musclé» encore. Et si le Christ devient un Christ musclé, il n'est plus l'homme du Calvaire: la marque des clous disparaît dans l'épaisseur de sa puissance.

5. Se juger soi-même avant de juger les autres.

Comme chrétiens, nous ne pouvons critiquer les autres qu'après nous être critiqués nous-mêmes. Si nous étions vraiment prophétiques, au sens biblique du terme, nous devrions nous identifier au péché et à la culpabilité de ceux que nous considérons comme étant — humainement parlant — nos adversaires. Nous devrions espérer, et demander dans la prière, qu'ils fassent de même, de leur côté, à l'égard de ce qui est notre péché et notre culpabilité, sans pour autant faire dépendre notre solidarité avec eux dans la culpabilité de cette réciprocité. Nous devrions être prêts à porter le poids de la faute de l'autre en même temps que le poids de notre propre faute. Et porter le poids de la faute de l'autre signifie lui pardonner sans réserve. Telle est la différence entre le critique et le prophète. Le critique condamne de l'extérieur, le prophète pleure. Le critique se glorifie: «Seigneur, je te remercie de ce que je ne suis pas comme les autres». Le prophète se frappe la poitrine et gémit: «Seigneur, aie pitié de moi, qui suis un pécheur!» La critique est facile, la démarche prophétique terriblement exigeante.

6. Comme disciples du Crucifié, nous sommes aussi porteurs de la Croix.

Cette affirmation n'est pas un encouragement au masochisme, mais tout simplement un appel à vivre la vie que tout chrétien est appelé à vivre. La Croix est le sceau de l'Église. Et

il faut rappeler que ce sont les plaies de Jésus qui ont été, pour les disciples, la preuve de son identité: c'est à cause de ces plaies qu'ils ont cru (Jean 20:20). En sera-t-il autrement pour nous? Le monde incrédule pourra-t-il nous identifier comme disciples de Jésus s'il ne reconnaît pas ses plaies en nous?

Comme nous l'a rappelé Hans Ruedi Weber au Congrès de Durban en 1973, la réconciliation survient quand des forces opposées s'affrontent avec violence et que quelqu'un se trouve écrasé entre les deux. C'est ce qui est arrivé à Jésus: *«En son corps sur la Croix, il a réconcilié les Juifs et les non-Juifs, il a abattu le mur de séparation et transformé ceux qui autrefois étaient des ennemis en une seule humanité nouvelle»* (Eph. 2: 14-17).

Cela, Jésus l'a fait non seulement dans sa mort sur la Croix, mais durant tout son ministère: voyez cet homme qui chemine par les routes poussiéreuses de Palestine et se préoccupe des foules qu'il rencontre. Il pourrait tout aussi bien faire ce que nous faisons souvent: multiplier les arguments pour démontrer aux gens qu'ils n'ont à s'en prendre qu'à eux-mêmes, que les Juifs n'ont que ce qu'ils méritent, ou que ce sont les Romains qui sont malfaisants et cruels. Mais ce n'est pas ce que fait Jésus: il s'avance désarmé. Avec son cœur blessé, il se tient devant Juifs et Romains, Blancs et Noirs. Il leur ouvre la porte à tous, quitte à être exploité, bafoué, trompé par eux. Il les accepte tous, sans condition. Il est le Samaritain qui risque sa vie pour un Juif dont tout le monde sait que c'est un ennemi héréditaire. Il est le Bon Berger qui met sa vie en danger pour chaque brebis rebelle. Il est le Serviteur qui lave les pieds de celui-là même qui le trahit. Il est le Maître qui aime le jeune homme riche, alors qu'il sait très bien que le garçon n'est pas prêt à payer le prix pour être son disciple. Il est celui qui rétablit Pierre dans sa charge, alors même que Pierre l'a renié à l'heure de l'épreuve. Il est le Maître qui a suffisamment confiance en ses disciples pour les envoyer jusqu'aux extrémités de la terre, tout en sachant qu'ils l'ont tous abandonné et se sont enfuis au moment où il était condamné. Il est enfin Celui qui prie pour ceux qui le crucifient: «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font».

Tel est celui dont nous sommes appelés à être les disciples. Et il est totalement exclu que nous soyons ses disciples sans être nous-mêmes blessés. En outre, si je ne suis pas blessé moi-même, je ne peux pas aider ceux qui le sont. C'est seulement par des blessures que des blessures peuvent être guéries. N'est-ce pas ce que dit le prophète? »... Il a été transpercé à cause de nos transgressions, il a été écrasé à cause de nos fautes. Le châtimement qui nous donne la paix est tombé sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris » (Esaïe 53:5).

L'Église primitive s'est saisie de ces paroles de la tradition prophétique et a dit : c'est Jésus qui a été transpercé à cause de nos transgressions ; c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris. Les soldats se sont moqués de lui en disant : « Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même ! » Mais justement, ce christ qui a sauvé les autres, mais ne se sauve pas lui-même révèle vraiment qui est Dieu. Les faux dieux se sauvent eux-mêmes ; ils ne sauvent pas les autres. Implicitement, c'est vrai aussi des faux chrétiens. Les vrais chrétiens, au contraire, « portent dans leur corps les marques de Jésus » (Gal. 6:13) que les autres leur ont infligées : ils « *portent toujours avec eux, dans leur corps mortel, la mort de Jésus* » (II Cor. 4:10). Ils sont « *comme des condamnés à mort dans l'arène du cirque, livrés en spectacle au monde entier, fous à cause du Christ* » (I Cor. 4:9-10). Là où le monde réclame la violence, ils apportent la paix ; là où le monde exige la vengeance, ils offrent le pardon. Ce faisant, ils mettent tout sens dessus dessous, comme si plus rien n'avait de sens ! Selon II Cor. 6:8-10, ce sont « *des imposteurs qui disent la vérité, des innocents que tout le monde connaît* ». C'est le mourant qui est bien vivant et l'affligé qui est toujours joyeux. C'est le pauvre qui enrichit beaucoup de gens et celui qui n'a rien qui possède le monde. Tel est le paradoxe de la vie chrétienne : c'est « *quand nous sommes faibles que nous sommes forts* » (II Cor. 12:10). Mais concrètement, de quoi avons-nous à nous repentir et à demander pardon ? La réponse apparaît dans la thèse suivante.

7. La repentance et la conversion concernent toujours les aspects de notre existence qui nous touchent le plus profondément, auxquels nous tenons le plus et sans lesquels — du moins croyons-nous — nous ne pourrions tout simplement pas vivre.

Ce à quoi nous sommes le plus attachés n'est pas forcément mauvais. Au contraire, il peut s'agir de choses excellentes. Néanmoins, notre foi nous met au défi de prendre le risque de nous en dépouiller. Une version moderne de la Bible traduit l'expression de Mat. 16:24 «renoncer à soi-même» par «laisser son moi derrière soi» (la Bible en FC dit: «Si quelqu'un veut venir avec moi, qu'il cesse de penser à lui-même...»)

Pour Abraham, cela voulait dire être d'accord de renoncer à Isaac, son fils unique, celui qu'il aimait. Au lieu d'obéir à ses propres idées sur l'avenir, il fallait qu'il obéisse aux idées de Dieu. Pour Paul, c'est à peu près la même chose. Il avait l'habitude de juger les gens selon des critères exclusifs. Tel ou tel est-il juif? Est-il circoncis? Bien des années plus tard, il racontait ses souvenirs là-dessus: «*Si quelqu'un pense fonder ses prétentions sur des pratiques humaines, j'ai bien plus de raisons de le faire que lui. J'ai été circoncis quand j'avais une semaine. Je suis Israélite de naissance, de la tribu de Benjamin, Hébreu de pure race. En ce qui concerne la pratique de la loi juive, j'étais pharisien et j'étais si zélé que je persécutais l'Église. En ce qui concerne la recherche d'une vie juste par l'obéissance aux commandements de la loi, on ne pouvait rien me reprocher*» (Phil. 3:4-6, Bible en FC). Mais quelque chose est survenu dans la vie de Paul qui en a changé le centre de gravité: il connut un événement qui bouscula fortement ses deux anciens critères. La circoncision, il l'appelle maintenant «mutilation» (Ph 3:2). Quant à tous ses autres avantages: être juif, être membre du parti des Pharisiens, il déclare qu'il les considère comme nuls: «Je considère toutes choses comme une perte... comme des déchets» (Ph 3:8 et 9).

Abaraham et Paul ont dû renoncer à eux-mêmes, ils ont dû «laisser leur moi derrière eux». Paul surtout, a dû se rendre

compte qu'il avait fait fausse route, que son zèle pour Dieu allait à contresens, qu'il était en train d'agir contre la volonté de Dieu, et dans son aveuglement de persécuter et d'opprimer le peuple de Dieu. C'est pourquoi, lorsqu'il a découvert ce que sa conduite avait réellement engendré, il a usé d'un langage aussi violent pour se démarquer de ses convictions et de ses actions passées.

Comment tout cela s'applique-t-il à nous? Il n'est pas possible à un Blanc de parler pour ses frères chrétiens noirs: c'est à eux de décider si cela a des implications pour eux et lesquelles. Il n'est même pas possible de dire ce que cela signifie pour les Blancs en général et pour les Afrikaners en particulier. Il est tout au plus possible de poser quelques questions et de faire quelques timides suggestions à l'adresse de ces derniers.

L'Évangile nous met au défi de renoncer à nos privilèges; bien plus, il nous met au défi de «laisser notre moi derrière nous», c'est-à-dire de renoncer à nous-mêmes. Il révèle qu'en nous laissant entraîner à régler la vie des autres dans les moindres détails, nous avons outrepassé toutes les limites autorisées. Il est urgent de mettre fin à cet état de choses, quelles que puissent en être les conséquences. Nous savons que cela comporte de terribles risques. Mais l'Évangile nous enjoint de pratiquer la justice maintenant, même si le monde — *notre* monde — doit disparaître. Nous le savons, ce n'est qu'en acceptant cette exigence et en nous mettant en route pour la mettre en pratique concrètement que nous serons libres pour obéir à l'Évangile. Souvenons-nous de ce que disait Bonhoeffer: «Seul celui qui croit obéit, seul celui qui obéit croit». Nous savons que ce qui importe à Dieu, ce n'est pas l'étendue de notre réussite, mais la profondeur de notre obéissance.

Ce n'est qu'en suivant ce chemin de renoncement à nos prérogatives que nous trouverons la liberté de vivre dans un pays dans lequel nous n'aurons plus rien à dire; d'y vivre et d'y servir en faisant la joyeuse expérience de la liberté des enfants de Dieu, même si l'Afrique du Sud devait devenir un pays dominé par un régime marxiste corrompu et oppressif et si nous devons abandonner tout ce à quoi nous nous sommes toujours cramponnés pour donner du prix à la vie.

À titre personnel, j'ajouterai que je ne parle pas sous le coup du défaitisme, je ne prétends pas non plus que j'accueillerais avec joie un régime marxiste. Je tiens le communisme pour un système exécrable, et je ne veux rien dire qui puisse laisser penser qu'un tel régime soit souhaitable. Mon propos nous concerne nous, chrétiens blancs, afrikaners. Je crois que nous devrions commencer à réfléchir à l'émergence possible d'une situation où c'est nous qui serions les perdants. J'émetts l'idée que nous devrions nous montrer capables de continuer à être chrétiens, même dans de telles circonstances. Et je vous rappelle que l'Église continue à vivre aujourd'hui, même en Russie, en Chine, au Vietnam et en Iran. Je crois que l'Église qui vit dans les catacombes est plus authentiquement l'Église que celle qui vit dans des palais. Elle est en tout cas débarrassée de sa mauvaise conscience et du sentiment de culpabilité que lui donnent les privilèges. Je suis bien conscient que cela peut impliquer le martyre, mais le martyre n'a jamais été une des plus graves menaces pour la survie de l'Église. Au 3^e siècle, Tertullien ne disait-il pas déjà que «le sang des martyrs est la semence de l'Église»?

Tout cela, je le dis avec crainte et tremblement, non seulement parce que je sais bien que mes propos peuvent être mal compris et mal rapportés, mais aussi et peut-être surtout parce que je connais trop bien ma propension à faire des déclarations d'intention, honnêtes certes, à propos de ma volonté d'être au service des autres dans une situation où je serais le défavorisé et l'opprimé. Je ne peux dire que ceci : «Je le ferai... si Dieu a pitié de moi». Comme le père de l'enfant possédé d'un mauvais esprit, je ne peux dire que : «Seigneur je crois, viens au secours de mon incrédulité» (Marc 9:24). «Seigneur je suis plein de bonne volonté... aide-moi à vaincre ma mauvaise volonté». D'ailleurs, nous ne sommes pas en train de parler seulement du processus de réconciliation, mais aussi des exigences de l'obéissance. Ce fut la terrible leçon que durent apprendre tant Abraham que Saul de Tarse. Ils ont vu tout leur monde s'écrouler, avant qu'un monde nouveau puisse se reconstruire sur les ruines, pierre par pierre.

8. La confession des péchés et la repentance ne peuvent être imposées par les autres, elles sont données par l'Esprit Saint.

Cela devrait être évident. Si la repentance et la remise en ordre des relations ressemblent tant soit peu au genre de démarche décrite dans la thèse précédente, il n'y a pas la moindre chance qu'une personne puisse imposer une telle démarche à une autre. Seul Dieu qui change le cœur peut me convaincre. Certes le Saint Esprit peut utiliser les autres comme des « catalyseurs » qui m'incitent à ouvrir mon cœur. Ce serait alors l'idéal: des chrétiens blancs incitant d'autres Afrikaners, leurs frères, à reconnaître qu'ils sont solidairement coupables des péchés commis, et qu'il est nécessaire de confesser ces péchés et de s'engager résolument dans la voie de la réparation.

Mais si cet appel à la confession des péchés émane de Sud-Africains noirs, cela peut faire l'effet contraire. Nous pourrions prétendre qu'ils pourraient tirer avantage de notre confession, et partant durcir notre position. Il ne faut pas non plus que l'incitation adressée aux Afrikaners viennent des Sud-Africains blancs de langue anglaise: ils seraient tout simplement taxés d'hypocrisie en raison de leur propre histoire largement entachée par l'oppression et l'exploitation qu'ils ont exercées. Et le pire serait que le défi viennent de chrétiens étrangers à l'Afrique du Sud qui de leur confortable position feraient peser sur nous des exigences qui ne leur coûtent rien. J'ose même affirmer que la principale raison pour laquelle les chrétiens afrikaners ont tant tardé à confesser leur péché est justement que d'autres, qui n'ont rien à y perdre, ont si souvent tenté de les y forcer.

Peu à peu cependant, des chrétiens afrikaners commencent à exprimer et à confesser leur culpabilité. Ils l'avaient fait depuis un certain temps déjà individuellement ou dans de petits groupes quand pour la première fois le Consistoire de Stellenbosch de l'Église Re-réformée Néerlandaise, lors de sa session annuelle d'août 1985, a publié une déclaration (traduction de l'Afrikaner par D. Bosch):

1. Nous reconnaissons que dans la société sud-africaine, la discrimination raciale joue un rôle fondamental tant dans les structures sociales que dans les rapports personnels. Nous confessons que ceci est contraire aux principes bibliques d'amour du prochain et de justice.
2. Nous reconnaissons également que l'idéal du développement séparé (apartheid) n'a pas réussi à faire naître une justice sociale mais au contraire a abouti à la détresse humaine, à la frustration et à l'injustice.
3. Nous confessons que l'Église Re-réformée Néerlandaise a souvent manqué de sensibilité et de sens critique en tolérant les réalités négatives et les effets pervers de l'apartheid.
4. Pour ces raisons, nous nous déclarons prêts à
 - faire une évaluation du système d'apartheid et de toutes ses conséquences avec un esprit critique absolument honnête,
 - rechercher dans un esprit d'intense prière, avec tous nos compatriotes, une alternative valable pour notre pays, et à faire tout notre possible pour soulager les souffrances engendrées par le système actuel.

Voici donc enfin le processus engagé. Priez Dieu qu'il prenne de la vitesse ! Nous ne pouvons plus nous permettre de discuter en disant que les autres aussi sont coupables et qu'eux aussi doivent confesser leurs fautes et se repentir. Nous ne pouvons pas nous permettre de faire dépendre notre confession et notre repentance des leurs. Nous ne pouvons même pas nous permettre d'exiger le pardon. Nous n'avons pas la possibilité de retirer notre confession des péchés si l'autre refuse de nous pardonner. Confesser son péché, c'est en soi une suprême bénédiction et un signe de grâce. Cela nous ouvre l'accès aux sources de la vie nouvelle et nous purifie.

9. La pire des culpabilités est celle dont nous n'avons pas conscience

Les grandes paraboles de Jésus qui traitent du pardon et de la miséricorde ne visaient pas les publicains, les prostituées ou autres catégories clairement identifiables comme celle des pécheurs, mais des gens persuadés d'être spirituellement

bien portants et qui, de ce fait, pensaient n'avoir pas besoin de «médecin» (Marc 2:17). Ils n'avaient pas du tout conscience d'être coupables et s'estimaient totalement innocents. Néanmoins l'Évangile est, sur ce point, d'une clarté parfaite: cela ne les justifie nullement. Le fait qu'ils s'imaginent être innocents, loin d'atténuer leur culpabilité, l'aggrave. Les Phariséens qui s'estiment irréprochables et justes devant Dieu n'en sont pas moins coupables, au contraire. L'homme riche qui ignore ce qu'il fait à l'égard du pauvre Lazare n'en est pas pour autant moins fautif. Dans la dernière parabole de Jésus en Mat. 25:31-45, ceux qui n'ont pas secouru l'affamé et le démuné pour la seule raison qu'ils n'ont pas «vu» ces malheureuses victimes de la société ne sont nullement acquittés par Jésus pour n'avoir pas été conscientes des besoins des autres. Tout au contraire, ils sont déclarés coupables et voués au châtement éternel. Dans tous ces cas, il ne s'agit pas d'innocence, mais de pseudo-innocence. Si un pasteur, aujourd'hui, s'en prend à un collègue parce que celui-ci a dénoncé les injustices de notre société et du même coup proclame qu'à sa connaissance de telles injustices n'existent pas en Afrique du Sud, il ne fait pas seulement preuve d'ignorance, il se leurre et il s'aveugle. Être inconscient de notre culpabilité est la pire de nos culpabilités.

10. Dieu nous remet nos dettes comme nous aussi les remettons à nos débiteurs.

Ce sont là, bien entendu, les mots même de la cinquième demande du «Notre Père». Ils lient étroitement la réconciliation avec Dieu à la réconciliation avec le prochain. Il n'y a pas ici la moindre dichotomie. Quiconque confesse sincèrement son péché sait avec une totale certitude que Dieu lui pardonne. Le pardon de Dieu est inconditionnel: il ne nous pardonne pas *à condition que* nous pardonnions à ceux qui nous sont redevables, mais inconditionnellement. Pourtant les deux choses sont liées. Nous ne pouvons pas recevoir le pardon de Dieu et en même temps rester inflexibles envers nos

débiteurs. Leonardo Boff exprime cela de la manière suivante: «C'est parfaitement clair: si nous attendons de Dieu un pardon sans limites, et s'il nous l'accorde sans restrictions, sans l'assortir d'aucune condition, nous devons nous aussi donner un pardon sans limites... Nous ne pouvons avoir deux attitudes: l'une envers Dieu et l'autre envers notre prochain... Si nous avons vraiment fait l'expérience radicale du pardon de nos péchés et de la remise de nos dettes, et si nous avons vraiment éprouvé la miséricorde de Dieu à l'œuvre dans notre vie pécheresse, nous sommes poussés, à notre tour à pardonner sans limites, sans réserves... Nous n'avons aucun droit au pardon de Dieu si nous refusons de pardonner à notre prochain». ¹

11. Refuser d'entrer dans la voie de la réconciliation, c'est crucifier le Christ à nouveau.

Pour quiconque prétend être disciple de Jésus Christ, confesser ses péchés, se repentir, pardonner et se réconcilier ne sont pas des à-côtés facultatifs. Ceux du dehors peuvent se permettre de se dispenser de ces choses, mais pas nous. Si nous refusons d'entrer dans cette voie, nous renions notre Seigneur. Cela revient à dire que ce que le Christ a fait ne sert à rien. Le mur de séparation est plus massif que jamais. C'est comme si le Christ n'était jamais venu. Ne pas croire à la possibilité de la réconciliation, ne pas nous comporter comme des gens qui se sont retrouvés et s'étreignent après une séparation, comme des gens qui s'aiment sincèrement les uns les autres d'un amour indestructible, et placent leurs relations mutuelles sous le signe du service et de la justice, cela signifie en réalité qu'on renforce le mur de séparation. La question de savoir si je suis réconcilié avec mon frère ou ma sœur renvoie à la question aussi fondamentale de savoir si je crois au Seigneur Jésus Christ.

12. La réconciliation n'est pas une possibilité émanant de la nature humaine, mais un don de Dieu.

Si la raison de notre rencontre n'était rien d'autre qu'une initiative humaine dont la réalisation dépendait totalement de nos capacités d'hommes et de femmes limités, nous ne serions que des idiots et nous aurions perdu notre temps. Au cours du Concile de Vatican II, de nombreuses discussions eurent lieu pour savoir si le collège des évêques devait prendre pour modèle la communauté de Jérusalem, c'est-à-dire un corps de frères ayant les mêmes fonctions et les mêmes idéaux, un seul esprit et un même projet, et agissant d'un commun accord. Durant une suspension de séance, un des observateurs protestants demanda à un délégué: «Vous dites que le collège des évêques doit avoir pour modèle la communauté des disciples. Mais, dites-moi, quand les disciples ont-ils constitué une vraie communauté? Quand ont-ils fait preuve d'un seul esprit et agi d'un commun accord? «Après un moment de réflexion, l'évêque répondit: «À Gethsemané, quand ils se sont tous enfui en abandonnant Jésus!».

En tant qu'êtres humains, c'est de cela que nous sommes capables en fait d'unité dans nos projets et de solidarité dans nos actions. Nous ne pouvons pas faire mieux si nous sommes livrés à nos seules forces. Il n'empêche que malgré l'épisode de Gethsemané, le groupe des disciples a constitué une communauté d'espérance au cœur du désespoir. Et c'est ce que nous sommes, non à cause de nous, mais à cause de notre Seigneur, qui nous a liés les uns aux autres et qui nous a enrôlés dans le ministère de la réconciliation. Nous disons souvent que ce ministère consiste à bâtir des ponts. Et nous le pouvons parce que nous avons été nous-mêmes bénéficiaires de tels «ponts». Le pont existe déjà: c'est le Seigneur qui, dans son corps de chair et de sang, a détruit l'inimitié qui dressait entre nous un mur de séparation. C'est lui qui est le pont grâce auquel nous pouvons traverser le courant, toujours à nouveau, en direction les uns des autres.

Notes

¹ L. Boff, *The Lord's prayer: the prayer of integral liberation*. Maryknoll, Orbis, 1988, pp. 94-96.

David Bosch a poursuivi ses études de théologie à Pretoria et à Bâle. De 1966 à 1971, il enseigne la théologie au Séminaire Decoligny au Transkei. De 1974-1977, il est doyen de la Faculté de théologie de l'Université d'Afrique du Sud. Depuis 1968, il est éditeur de la revue de missiologie *Missionalia*. En 1973, il a accepté une invitation à enseigner en Hollande et en 1978, au Séminaire Biblique Mennonite d'Elkhart (Indiana, États-Unis).

La rhétorique dans tous ses états

Entre bonne et mauvaise foi

Isabelle GRAESSLÉ

Si nous, francophones d'Europe et des pays de l'hémisphère Sud, ne sommes pas encore familiarisés avec l'évangélisation par la télévision — ce que l'auteur de cet article appelle le télévangélisme — la réflexion sur ce mode de prédication n'en est pas moins bienvenu. En effet, loin de faire le procès de l'évangélisation et au-delà d'une analyse de ce moyen particulier qu'est la télévision, Isabelle Graesslé nous rend attentifs à la manière dont on utilise tout moyen de communication. De son analyse, il ressort que le moyen n'est pas neutre — est-il encore utile de le dire après MacLuhan! — dans le sens où la rhétorique¹ propre à un type de discours peut devenir perverse lorsqu'elle employée dans un autre, et de plus mélangée avec d'autres formes de discours et démultipliée par le media qu'est le réseau télévisuel.

De plus, cet exposé, initialement donné oralement dans le cadre du Séminaire Farel à Neuchâtel (Suisse) en 1988, fait voir comment les mobiles d'un orateur transparaissent à travers son discours. La manière dont les télévangélistes utilisent le texte — en l'occurrence biblique — auquel ils font référence, leur langage, leurs arguments et la manière de les articuler (ou de ne pas les articuler!), les images qu'ils utilisent, leur gestuelle, tout concourt à montrer qu'ils manipulent leurs auditeurs, leurs destinataires. Toute la démarche aboutit à en faire de meilleurs donateurs. Finalement, cette analyse montre aussi comment un discours qui au départ se veut au service de la Parole glisse vers un complet asservissement à ceux qui le prononcent, comment il est «récupéré» pour assurer la survie de ceux qui le tiennent et la survie des moyens qu'ils ont mis en place.

Un homme d'âge mûr, grand mais déjà un peu enveloppé, aux cheveux gris blond, sort précipitamment d'un minable motel d'Airline Highway à la Nouvelle Orléans. Ironie ou hasard, il passe sous un panneau d'affichage où l'on lit ceci : « Votre salut éternel est menacé » — à l'adresse des camionneurs qui ramassent les prostituées venues de toute l'Amérique. Sa Lincoln blanche est garée un peu plus loin, un pneu avant crevé. Très vite alors deux hommes sortent de l'ombre, bardés d'appareils de photos. Leurs clichés vont causer la chute du télévangéliste Jimmy Swaggart, parvenu au faite de sa gloire médiatique et en même temps, faire trembler la plus puissante Église électronique des États-Unis. Celui qui s'exclamait, Bible au poing devant les caméras : « je vois le mal, je vois le péché ! », n'est plus qu'un costaud boxeur après un uppercut, anéanti pour avoir payé vingt dollars un plaisir coupable.

Il a beau se confesser devant 7500 fidèles et quelques 30 millions de téléspectateurs en se roulant par terre et en criant : « J'ai péché contre Dieu, contre vous ! J'implore votre pardon, celui du Tout-Puissant et celui de ma femme » en un show à la fois obscène et comique, l'empire menace de s'effondrer. L'idole s'écroule.

Un scandale à la mesure de sa popularité et de sa fortune : 500000 dollars par jour, (c'était le revenu officiel de son Église au temps de sa prospérité), une émission de télévision quotidienne touchant 145 pays et diffusée aux États-Unis par près de 3000 chaînes et réseaux câblés, une bataille sans merci et de tous les instants pour casser ses rivaux : le couple Bakker, Marvin Gorman, Oral Roberts et les autres. Le prêcheur devenu pécheur implorant aujourd'hui le pardon a incontestablement quelque chose de fascinant. Au même titre que les autres stars de l'Église électronique.

Comment ne pas se passionner pour les liens incontestables entre religieux et politique qui existent chez tous ces messieurs, à des degrés divers, mais toujours très connotés à droite, pour ne pas dire à l'extrême-droite, mais particulièrement chez le fondamentaliste Jerry Falwell, ardent défenseur de la politique reaganienne de ces huit dernières années et de celle menée par le régime de Pretoria.

Comment ne pas se poser la question de l'éthique qui sous-tend toutes les manœuvres financières dont ces héros médiatiques ont besoin pour faire tourner leurs empires, leurs universités, leur spectacle télévisuel [...]

Certains ironisent à propos de Billy Graham, ou d'Oral Roberts, un autre fou de Dieu qui a construit un immense centre à Tulsa (Oklahoma); perfectionniste au possible, une fois dans l'autre monde, il s'empressera, dit-on, d'aller vérifier le système de l'air conditionné.

Robert Schuller, lui, n'a pas besoin de ces projections ironiques, le paradis, il l'a en quelque sorte déjà recréé dans sa superbe cathédrale de cristal, dont on a déjà tout dit : les multiples surfaces de verre, le plus grand orgue au monde (les Américains sont, on le sait, friands de ce genre de records), le monstrueux écran de télévision à côté du prédicateur, les dix chorales, les deux ensembles de carillons, les solistes et l'orchestre symphonique. Et comme si tout cela ne suffisait pas, les fidèles, entre deux prestations homilétiques, musicales ou liturgiques, sont bercés par le piaillage des canaris dans leur cage et le clapotis de l'eau dans les fontaines éparses. Le message du Docteur Schuller peut se faire entendre, ouvert, rempli de fleurs et de pensée positive, comme sa cathédrale.

Il y aurait donc fort à dire sur cette fascination et ce pouvoir exercés par les télévangélistes, au gré des accidents médiatiques dont ils sont parfois les victimes.

«Grandeurs et décadences sur le marché religieux médiatique» aurait pu former un chapitre supplémentaire à cette réflexion. De même, serait intéressante une comparaison entre les émissions de variétés et les shows religieux sur les chaînes nord-américaines. Car, après avoir visionné il y a quelques semaines plusieurs cassettes récentes de ces prestations évangélico-pneumatiques, j'ai été à nouveau frappée par l'incroyable mimétisme dont font preuve les organisateurs religieux, se calquant imperturbablement sur les modèles publicitaires les plus répandus aux États-Unis. Ainsi chez Robert Schuller, on offre des bibelots dorés sur lesquels figure le verset biblique support de la prédication du jour. Jerry Falwell vend ses cours bibliques en cassettes et livres par correspon-

dance et vous promet «much much more», c'est-à-dire «bien bien plus», de la même voix publicitaire qui vous assène, le reste du temps, les vertus de telle ou telle lessive. Et pour clore le tout, il faut préciser que toutes ces émissions religieuses sont introduites par une sorte de bande-annonce dont la phrase rituelle d'ouverture, comme pour tout show américain, n'est autre que «coming up next», c'est-à-dire «va suivre...», suivie de la présentation des intervenants du jour !

Mais il nous faut restreindre ici notre sujet et nous maintenir à l'analyse de type rhétorique. Ce n'est pas à prouver ici, mais posons tout simplement comme postulat de départ que la prédication, le discours religieux, est un discours de persuasion. Cela vaut pour tout discours, celui du pasteur de paroisse dans un petit village du vignoble vaudois comme celui du plus forcené des télévangélistes américains. À nous de répertorier les indices de cette rhétorique du religieux. Pour accomplir cette démarche, il nous faut débarrasser la rhétorique de sa vieille peau d'ornement usé pour un habit plus herméneutique où la figure crée le sens, où l'argumentatif s'organise et le discours persuade.

Seulement, en ce qui concerne les stars médiatico-religieuses, il nous faut admettre, en même temps que notre postulat de départ, une présupposition sur la relative mauvaise foi dont font preuve ces discoureurs de génie. Un linguiste nous dirait immédiatement qu'un jugement de mauvaise foi ne peut jamais être que supputatif. Alors disons que l'analyse rhétorique proposée maintenant aura, en filigrane, l'ambition de transformer cette présupposition de mauvaise foi en démonstration et cela au travers d'un parcours autour de trois étapes :

1. Esquisse de la thématique du télévangéliste moyen
2. Décryptage de quelques déviances argumentatives
3. Brève réflexion sur le pouvoir du discours religieux.

Les exemples utilisés sont tirés des émissions de Robert Schuller, Jimmy Swaggart et Jerry Falwell, enregistrées durant l'été 1988. À l'image des monstres sacrés de la chaire du XIX^e siècle, on sera surpris d'y trouver le sceau d'une parole qui se dit sincère et qui se découvre totalitaire.

1. Les télévangélistes, insupportables mais talentueux prédicateurs

À la façon de l'apôtre de Paul tout à l'heure, les prédicateurs gèrent subtilement leur inscription dans leur discours :

— Ils interviennent parfois implicitement, en plaçant leur énoncé dans l'ordre du vrai, comme l'aile fondamentaliste du mouvement télévangéliste,² qui commente impertubablement les versets bibliques qui défilent sur l'écran, sans une marque explicite de la part de l'énonciateur,³ telle que « je pense que..., peut-être que...

— D'autres se présentent comme la source explicite de leur discours : « Quel que soit le prix à payer, je suis déterminé à obéir à Dieu », déclare Jimmy Swaggart. Cela implique pour le destinataire³ qu'il se pose aussi comme le garant de sa vérité : « J'ai fait exactement ce que je pense que Dieu me demande de faire », continue Swaggart dans une de ses nombreuses confessions publiques qu'il multiplie actuellement, sans doute pour multiplier aussi les dollars qui lui font cruellement défaut.

— Enfin la plupart parsèment leurs énoncés de certains jugements de vérité, sous la forme de présupposés, d'autant plus forts qu'ils sont généralement inspirés d'une lecture biblique littéraliste, comme « nous ne sommes pas seuls, Dieu est là » (R. Schuller), « il n'y a pas de salut sans le sang du Christ », ou encore « la souffrance permet aux chrétiens de témoigner face aux non-croyants » (J. Falwell).

Ainsi tous ces prédicateurs usent de leur pouvoir d'énonciateur pour se placer en maître du discours, de façon expli-

cite ou implicite, en s'emparant de présupposés qui sont destinés à véhiculer leur vérité.

À moins qu'ils ne se dévoilent, comme nous allons le voir, porteurs d'un flambeau divin, en tous les cas ils se proclament bien sujets fondateurs de leur discours et l'on pourrait s'interroger sur cette rhétorique de l'ego.

Cela nous entraînerait certainement sur les chemins de la détermination psychologique et psychanalytique de ces énonciateurs en puissance; le diagnostic révélerait très certainement des troubles que ces sciences sont en mesure de qualifier. N'est-ce pas John Camp, reporter de télévision, suivant Jimmy Swaggart depuis des années, réalisateur d'un reportage sur le télévangéliste vedette, qui note des indices d'un dérèglement de la personnalité: «c'est un personnage étrange, surdoué, déclare le journaliste. Il était sans doute honnête et sincère au début, mais il a été séduit par le pouvoir, la gloire et la manipulation des gens. Je l'ai vu sortir de l'église les yeux brillants, dans un état d'excitation délirante: il fallait le calmer, appeler Frances, sa femme. Tous les télévangélistes ont d'immenses problèmes émotionnels (Le Monde Diplomatique, juin 1988).

Quoi qu'il en soit, la parole télévangéliste est une parole mandatée: les prédicateurs de la télévision parlent tout simplement parce qu'ils se considèrent comme mandatés par le divin, comme les interprètes de Dieu: «Jésus me demande de porter l'Évangile à travers le monde, comme il l'a fait par le passé! Je n'ai pas le choix, il faut le faire!» (J.S.). «J'ai à faire ce qu'il me dit de faire» (J.S.).

Mais parfois, malgré tant d'assurance, au détour d'une phrase peut se lire une autre énergie, à contre-courant en apparence, prête à dénier cet excès d'orgueil: «moi, je ne compte pas, c'est *son* ministère, *son* travail, *son* message, *son* appel qui sont importants». (J.S.). «Le seul qui peut continuer ce ministère, c'est Dieu» (J.S.).

C'est Freud autrefois qui avait posé le processus de ce type (qu'il avait appelé «*Verneinung*», c'est-à-dire «dénégation») comme la prise de conscience du refoulé mais sans être acceptée: «je suis le seul à pouvoir continuer ce ministère» est sans

doute une représentation que se fait Swaggart, mais de telles paroles sont si fortes, de tels contenus de pensées si coupables, qu'il faut substituer Dieu à sa propre personne.

Se voulant mandatée, la parole télévangéliste insiste également beaucoup sur sa sincérité: «je dirai la vérité et je la dis maintenant» (J.S.): «Seigneur, tu n'as jamais trouvé quelqu'un qui t'obéisse comme je l'ai fait» (J.S.).

Les linguistes nous montreraient ici, grâce à leurs travaux sur la présupposition, qu'une telle insistance sur la sincérité de la prédication peut en fait sous-entendre qu'il n'en a pas toujours été ainsi. En tous les cas, l'image du télévangéliste éclate en de multiples facettes:

— **le maître**, qui enseigne, conduit, considère, démontre (ce serait le cas de J. Falwell);

— **l'élu**, un homme différent des autres, à part, comme le pense sans doute J. Swaggart quand il dit: «Si je manque à l'appel (et je sais que certaines personnes sont un peu fâchées quand je dis cela!), mais je le dis en toute humilité, je ne le dis pas pour moi, je le dis parce que je sais que c'est la vérité, si je manque à l'appel, il n'y aura personne pour prendre ma place»;

— **un homme parmi les siens**: en apparence contradiction avec la précédente remarque. Le télévangéliste est au courant des préoccupations de ses contemporains, lui qui les aime tant (J.S. dit «avec tout l'amour que j'ai dans mon cœur pour tous les hommes»). C'est J. Falwell qui, parlant du Christ, fait allusion au film de Scorsese, montrant par là son intérêt pour les problèmes actuels.

— **la star**: au départ, c'est vrai, la star est un phénomène typiquement cinématographique, mais il s'est également développé au petit écran. Il me semble alors tenir à trois caractéristiques:

- a) Le sens de l'action, quatrième partie de l'art rhétorique, autrement dit le passage à l'acte, la prononciation du discours, avec les gestes et les mimiques appropriés. En grec, l'action se dit *hypocrisis!*, parce que l'orateur est aussi un acteur, et c'est certainement en connaissance de cause que Dan Rather, un pilier de la chaîne de télé-

sion CBS et le Léon Zitrone américain, dit de Jimmy Swaggart: «c'est l'orateur le plus efficace du pays». Et c'est vrai qu'il n'a pas son pareil pour fulminer, briser sa voix, s'affaïsser en murmure, tomber à genoux, éclater en sanglots pour revenir la seconde d'après la voix dure et froide. Peter Elvy, dans son livre *Buying Time*, lui attribue le mérite de l'habitude sudiste de construire dans son discours des pauses dans lesquelles peut s'engouffrer l'auditeur (p. 21).

- b) Le pouvoir du magique: entre croyance et divertissement, les télévangélistes participent d'une espèce de mythologie, bien sûr embryonnaire, mais qui s'avère propice à une espèce d'identification avec le spectateur. R. Schuller ne déclare-t-il pas: «toute personne peut être un encouragement (littéralement quelqu'un qui donne du courage), je l'ai été, toute personne, en écoutant le son de ma voix, peut l'être».
- c) Le caractère religieux de la star: sans aller jusqu'au fétichisme, à l'appropriation, à l'assimilation, le spectacle «cultuel» implique un processus d'identification entre le prédicateur et l'auditoire, en une sorte de liturgie stellaire.

— Enfin l'image morcellée du télévangéliste ne saurait se passer du **caractère prophétique** de son pouvoir de langage. Même s'il n'est pas reconnu par les hommes, le télévangéliste l'est par Dieu, ce qui lui confère un pouvoir prophétique, voire visionnaire. Swaggart, par exemple, dans un de ses shows, parle de ses rêves, de ses visions: «Dieu va remonter cet homme (il parle bien sûr de lui), avec toute sa peine, sa souffrance, son humiliation, sa disgrâce et sa honte, avec toute sa famille, pour en faire un meilleur homme, une meilleure personne, un meilleur prédicateur... dans les mains de Dieu». D'où le prédicateur tire-t-il cette fonction? de sa liberté? de son statut d'élu? de sa vocation? Le linguiste Marc Angenot a fait remarquer le thème romantique qui confère à ceux qui sont en marge — l'enfant, le fou, le sorcier — le pouvoir de dire vrai. Ne pourrait-on pas ajouter à cette énumération le religieux?

Après la thématique du personnage, passons à la thématique du discours, qui se dessine essentiellement comme un discours pathétique, héritier en cela de la tradition rhétorique classique. Les télévangélistes ont parfaitement compris le rôle que les émotions peuvent jouer dans leur discours. Concrètement, on peut voir se déployer trois stratégies pathétiques :

— **L'effet d'injustice.** Chez Swaggart, par exemple, cette stratégie est exacerbée autour des ennemis, des adversaires dont se voit entouré le prédicateur : « Vous regardez aujourd'hui un homme crucifié, un prédicateur crucifié, voilà ce que vous voyez ! » ; « Je considère que tous les démons de l'enfer combattent contre nous » ; « Avec toutes les forces dressées contre nous pour stopper l'évangélisation mondiale, il n'y a que Dieu qui peut nous aider ».

Parfois, quand l'injustice semble trop lourde à expliquer, le prédicateur (J. Falwell ici) dévie le discours vers le pôle humoristique : « Madame X, elle a eu tout ce que vous pouvez imaginer (cancer, attaque, etc), elle les a même eus deux fois. Je lui demande : — Vous avez eu des problèmes ce matin, Madame X ; elle me répond : — Oui, je les ai redonnés à Jésus ».

— **L'effet «hémoglobine».** La thématique du pathos, du pathétique, passe aussi, chez les télévangélistes (mais surtout chez Swaggart) par l'horreur, le sang et les menaces de mort. « Quand Jésus appelle un homme, cet appel n'est jamais ôté. Le sang de Jésus-Christ l'a fait, alors nous allons réussir. » « Nous saignons jusqu'à la mort » (répété deux fois !), suivi d'une pause et de la phrase « je vous demande de m'aider, ne me faites pas mourir en disant que vous allez attendre (sous-entendu pour payer !) ». Mais le summum est atteint vers la fin du show Swaggart lorsqu'après un long plan sur un Golgotha plus réaliste que le vrai, sur l'écran une main d'homme plante une épée dont on ne voit qu'une partie et qu'une flaque de sang, sans doute celui de Jésus, venant de l'angle droit, inonde progressivement tout l'écran.

— **L'«effet lacrymal».** Il y a bien sûr les pleurs versés par le prédicateur lui-même, lors de ses confessions (comme Swaggart, mais d'anciennes cassettes le montrent également pleurant) ou les larmes que l'on escompte chez ses auditeurs

par des phrases d'un pathétique qui frise ce que j'appelle par ailleurs l'homilétique de la peur dans laquelle se déploie un langage de type terroriste, destiné à provoquer la crainte et l'horreur dans les esprits: «Si vous ne donnez pas votre aide, dans certaines régions des États-Unis et du Canada, nous ne viendrons pas la semaine prochaine, il n'y aura pas de Jimmy Swaggart show pour vous, parce que tout simplement, l'écran sera noir!». Un témoin intervient pour parler du train de vie des Swaggart: «Cet homme là n'a rien, rien d'autre que le travail. Une nuit, pendant une croisade, j'étais dans la chambre d'hôtel qui jouxait la sienne. Eh bien à six heures du matin, Jim priait et pleurait dans sa chambre et cherchait Dieu!».

Pour qui a pratiqué un peu le décryptage d'autres discours homilétiques, ces effets ne sont pas neufs. Héritiers de la grande tradition moyenâgeuse du *contemptus mundi*, du mépris du monde, les télévangélistes ne font que reprendre des thématiques largement utilisées autrefois et ailleurs. Le but de ces stratégies n'est pas caché non plus: il s'agit de briser l'insensibilité des auditeurs, c'est-à-dire, en termes télévangéliques, de les pousser à envoyer le plus de dollars en un minimum de temps.

Et c'est là sans doute que se produit le hiatus entre une norme basée sur le «comment toucher le cœur du public» (Aristote ne dit-il pas que les passions sont les causes qui font varier les êtres humains dans leurs jugements?) et une déviance que l'on pourrait intituler «comment toucher et ouvrir le portefeuille du public»! Mais la thématique du discours télévangélique ne se limite pas aux caractéristiques pathétiques de son contenu.

Pour être à peu près complet, il faut ici aborder les relations de pouvoir, tout à fait ambiguës, qu'entretient le prédicateur avec son auditoire. À quoi tient cette ambiguïté? Il me semble que ce subtil exercice de pouvoir s'inscrit dans un balancement entre une offre de participation de l'auditoire et une éviction complète, avec force menaces et colères. Autrement dit, d'un côté on demande au public de s'impliquer totalement (malheureusement presque uniquement par des

dons en dollars!) et d'un autre on lui retire toute velléité de communication en le menaçant et en tempêtant.

N'exagérons rien cependant. La participation dont nous parlons ici reste passive: il s'agit de contribuer de loin, uniquement par l'argent, au projet du télévangéliste: «Le temps avance, dit un acolyte de J. Swaggart, nous avons besoin de votre aide comme jamais auparavant. Vous déterminez l'avenir des ministères dans de nombreuses villes de cette nation et du monde».

L'importance du public est réelle: «Ce n'est pas parce que c'est la volonté de Dieu d'évangéliser le monde que ce sera fait... surtout si vous dites non!». Le contraste est saisissant, lorsqu'on écoute Swaggart au cours d'un de ses shows, entre les paroles douces ou amères du prédicateur à l'égard de son auditoire. D'abord, il sait maintenir le suspens, même à propos de ses frasques récentes: «Je ne peux pas dire maintenant tout ce par quoi je suis passé mais je vous le dirai plus tard.» «Vous ne savez pas dans quel combat j'ai été. Vous ne savez pas l'horreur de ce combat. Vous ne savez pas et vous ne saurez jamais!».

La flatterie revient souvent: «Vous me dites, frère Swaggart, nous vous aimons». De même la supplication: «Je veux vous demander d'aller au téléphone, de le décrocher», et après une pause, le talentueux prédicateur ajoute «... si vous m'aimez». Plus loin au cours du show: «Tant de choses sont écrites à mon sujet aujourd'hui... mais je sais que vous m'aimez (pleurs), je le sais!». Mais là où l'exercice absolu du pouvoir du prédicateur sur son public atteint son summum, c'est dans la façon qu'il a de passer, en un volte-face remarquable, du reproche voilé à la déculpabilisation et vice versa: «Le problème aujourd'hui, c'est que beaucoup de gens ont fait un pas en arrière en disant 'nous allons attendre' (sous-entendu pour donner de l'argent!), je ne vous en veux pas, je ne vous trouve pas coupables, mais j'ai à payer des stations de télévision, pas au Ghana ou au Mozambique, ou au Salvador, mais ici aux États-Unis et au Canada. Nous devons payer immédiatement ou nous allons les perdre.»

Écoutez cet autre raisonnement où l'on comprendra qu'en fait, sous couvert de pousser les gens à donner (mais l'enjeu,

c'est-à-dire la survie télévisuelle du prédicateur, est d'importance), Swaggart malmène son auditoire : « J'espère être là la semaine prochaine, mais si je ne le suis pas, vous saurez que nous n'avons pas pu payer. Et nous ne blâmerons pas les stations. Mais si cela arrive, certaines personnes seront, dans vos régions, perdues sans Dieu ! Et je ne veux pas vous culpabiliser. Nous vous aimons et vous remercions de prier pour nous ! ».

2. Argumentation et mauvaise foi

Il s'agit ici de décrypter ce qui se passe dans la parole télévangélique, dite, proclamée, prêchée, argumentée. Jamais le prédicateur ne se met autant en jeu que dans l'assemblage argumentatif qui le porte à persuader son auditoire. Mais il est impossible de ne pas remarquer, dans cette parole télévangélique certaines déviations et certaines faiblesses.

C'est Friedrich Nietzsche qui disait un jour : « À tout ce qu'un homme laisse devenir visible, on peut demander : que veut-il cacher ? De quoi veut-il détourner le regard ? Quel préjugé veut-il évacuer ? Et encore : jusqu'où va la subtilité de sa dissimulation et jusqu'à quel point commet-il une méprise ? » (Aurore, p. 523).

Je crois que nous devrions avoir toujours à l'esprit ces paroles en regardant un show télévangélique. Car déjà au regard de la traditionnelle définition de l'argumentation (donnée par le grand spécialiste, aujourd'hui disparu, de la rhétorique, Chaïm Perelman) il y a comme une sorte de tangente prise par les télévangélistes : « le but de toute argumentation est de provoquer ou d'accroître l'adhésion des esprits aux thèmes qu'on présente à leur assentiment ». Or chez nos héros médiatiques, derrière le but avoué d'amener des êtres perdus à la foi chrétienne, se trouve inscrit non l'intensité d'adhésion, mais l'intensité du don. Il s'agit peut-être de donner son âme à Dieu mais surtout de donner son argent à Messieurs Falwell, Swaggart et consorts !

En ce qui concerne les techniques argumentatives, là encore, en apparence, mais en apparence seulement, les télévan-

gélistes utilisent le schéma rhétorique classique. Ainsi pour Aristote, il n'y a que deux voies de persuasion :

- la voie inductive, avec l'exemple
- la voie déductive, avec l'enthymème (ce terme est expliqué plus loin).

L'induction a souvent eu moins bonne presse que le raisonnement déductif. Et pourtant il est souvent employé par des télévangélistes comme Falwell et surtout Schuller. Sans doute parce que son cheminement part d'une règle générale qui, elle, est fondée sur une impression diffuse de l'expérience quotidienne des auditeurs. L'exemple est souvent doublé d'une espèce d'aura mythique, ce qui explique peut-être pourquoi Schuller ou Falwell parlent toujours d'eux-mêmes : « Votre vie peut être un succès, déclare R. Schuller au début d'un de ses sermons, si vous comprenez que le succès c'est d'accomplir les dons de Dieu dans votre vie. Je vais vous raconter ma semaine, continue le prédicateur avec son inimitable sourire, et vous pourrez dire : ça, je peux le faire également ! ».

Mais l'exemple est également intéressant à un autre titre dans le processus d'argumentation, car il est avant tout un récit, une narration. En tant que telle, il permet une espèce de court-circuitage dans l'interprétation, le décodage du discours. En effet la voie de la persuasion habituelle est, à partir d'une situation ouverte, de passer par une étape de délibération, puis de décision, avant d'arriver à l'issue de la situation. Or l'exemple entraînant une narration, coupe l'étape de délibération et amène à l'issue de la situation directement. Ainsi lorsque Falwell veut expliquer, dans son sermon sur « ce que dit la Bible des souffrances », que l'on doit en tant que chrétien s'attendre à des souffrances, il passe par l'exemple personnel, plus commode qu'une longue démonstration : « Vous savez, lorsque mon téléphone sonne, en tant que pasteur, ça signifie que des ennuis sont en perspective. Et pas plus tard que la semaine dernière, on m'annonce au téléphone la mort de mon plus proche collaborateur. Vous voyez, il faut s'attendre à des souffrances ».

L'autre voie de la persuasion, la voie déductive, se déroule autour de ce que la rhétorique classique appelle l'enthymème,

c'est-à-dire une espèce de syllogisme, de déduction basée uniquement sur le vraisemblable. Or ces déductions, dont nous allons voir le fonctionnement, sont elles-mêmes basées sur des lieux, des arguments-types dont les télévangélistes inondent leurs discours, sans autre forme de procès. Ces énoncés, d'ordre général, permettent simplement «d'asseoir» le discours, de fonder des valeurs et des hiérarchies. R. Schuller en est particulièrement friand, lui qui parsème ses discours d'assertions telles que «tout le monde peut donner du courage autour de soi», «ce que vous donnez, vous ne pouvez jamais le perdre», «les gens qui ont du succès, les gens qui encouragent, ça c'est l'Église», «le succès ne s'arrête jamais, l'échec n'est jamais définitif», «les simples chrétiens doivent devenir de brillantes célébrités».

Mais ce qui est d'autant plus intéressant c'est de voir que ces vérités à caractère général servent en fait de base à des raisonnements de type syllogistique, c'est-à-dire deux prémisses (une majeure et une mineure) et une conclusion. Les télévangélistes en raffolent et l'on ne peut tout citer. R. Schuller demande : «Que faire de toutes les pressions dont nous sommes l'objet? Regardons ce que Dieu demande : être juste, aimer et cheminer humblement avec mon Dieu (avec une citation biblique à la clé : Michée 6:8). Donc, si je peux marcher avec Dieu humblement, alors la pression ne tient plus». De même J. Falwell, toujours à propos des souffrances, dit : «Le Christ a enduré ses souffrances. La souffrance faisait partie de sa vie. Elle est donc part de la nôtre».

Mais le plus intéressant reste ce que l'on pourrait appeler la mauvaise foi de ces prédicateurs, ce que les linguistes, plus neutres dans leur terminologie, appellent des «fautes» argumentatives. Ici, la mauvaise foi n'est pas le mensonge. Mentir, c'est énoncer délibérément des contre-vérités alors qu'être de mauvaise foi, ce n'est pas toujours, mais c'est souvent tenir un raisonnement que l'on sait erroné. On pourrait nous rétorquer que nous n'avons pas énoncé les conditions dans lesquelles on peut raisonnablement accuser quelqu'un de mauvaise foi argumentative.

Les trois conditions de la mauvaise foi

1. Il faut d'abord admettre l'existence d'une norme d'argumentation ; il y a un jeu du langage et certaines règles à respecter si l'on veut jouer honnêtement. Pour nous, il suffit de suivre les linguistes qui, comme au temps de la rhétorique classique, ont régi ces différentes lois de l'argumentation. On le verra, les télévangélistes dépassent souvent ces normes.

2. Il faut admettre que ces lois, le prédicateur les a parfaitement intériorisées. Nos héros télévangéliques ne sont pas fous ni idiots, encore qu'on puisse se demander s'ils ne sont pas aveuglés par un dogmatisme teinté de fanatisme. En tous les cas, s'ils transgressent les règles du bon usage argumentatif, c'est tout à fait délibérément.

3. Enfin ces discours ne sont pas pur jeu de langage, mais discours à visée démonstrative, ce qui est bien le cas de nos prédications. Donc, si j'accuse les télévangélistes de mauvaise foi argumentative, c'est que je considère qu'ils connaissent les règles de la bonne argumentation mais que, pour servir certaines fins intéressées, ils les manipulent mal, tout en feignant de croire qu'ils les manipulent bien. Pour illustrer ce qui précède, il suffit d'observer certains procédés argumentatifs plus ou moins douteux (pris chez Swaggart) utilisés par les télévangélistes. Nous postulons que leur discours comporte une certaine dose de mauvaise foi — pourrait-on se risquer à dire : d'une mauvaise foi au service de la foi ? — illustrée par les points suivants :

— Le **principe d'inversion**. En bonne argumentation, il est plus légitime d'observer certaines données et d'en déduire ensuite certaines généralités plus abstraites et plus hasardeuses que de faire le contraire. Et pourtant il est fréquent de voir emprunter l'itinéraire argumentatif opposé, paradoxal et têtue, comme ce monsieur d'un certain âge, très « british », abordant une Française dans l'ascenseur d'un grand hôtel d'une capitale étrangère : « Vous êtes française ? Magnifique ! — Pourquoi ?, demande la dame. — Parce que les Françaises

sont jolies, n'est-ce pas?» Ainsi entend-on dans le Swaggart show: «Vous me dites, je ne comprends pas le passé, mais moi je vous dis: Dieu n'abandonne pas les saints. Il ne l'a jamais fait et ne le fera jamais!» Candeur, mauvaise foi ou inertie intellectuelle? À chacun de répondre.

— Le principe de **généralisation abusive**. À la base de ce principe se trouve un défaut dans l'association entre deux objets. L'abus consiste ici à mettre en paradigme, c'est-à-dire dans le même cadre de sens, différents objets et à faire transiter de l'un à l'autre certaines propriétés que l'on y reconnaît. Par exemple, Swaggart associe souvent les âmes en un abus d'assimilation: les âmes ont besoin de Jésus et moi j'ai besoin d'argent.

La faute argumentative consiste à dire: x et y ont en commun une ou plusieurs propriétés, donc x et y c'est la même chose. Et c'est ainsi qu'on peut le voir mêler besoin d'argent et besoin de salut, le tout enveloppé dans un discours de menaces pathétiquement dosées. «Je veux vous demander d'aller au téléphone, de le décrocher... si vous nous aimez. Beaucoup peuvent faire un chèque de mille dollars. J'en ai besoin désespérément... Nous parlons d'âmes! Parce que si nous ne recevons cette aide, dans certaines régions des États-Unis et du Canada, nous ne viendrons pas la semaine prochaine! Il n'y aura pas de prédication de Jimmy Swaggart pour vous...!

— Le principe des **glissements conceptuels**. Ici le discours, pour démontrer la validité de propositions telles que «nous donner de l'argent c'est faire la volonté de Dieu «va substituer progressivement le terme de base à une série d'autres termes, plus ou moins synonymes (mais tout à fait approximatifs). En fait, il s'agit de construire une chaîne d'équivalences selon le procédé bien connu du «j'en ai marabout d'ficelle...». L'abus est assez flagrant comme dans l'exemple suivant: «Tout tient à vous. Je connais les plans de Dieu. Je sais ce que Dieu veut et je sais qu'il a besoin de vous et je vous demande de rester avec nous. Ce ministère, je vais le dire tout en sachant qu'il y a des démons qui crient autour de nous, est le plus indispensable sur la face de la terre aujourd'hui mais il faut de l'argent pour toucher les âmes!».

— Enfin le principe de **l'exploitation argumentative de l'homonymie**. Pour ce dernier principe, il nous faut faire intervenir des éléments externes au discours en propre, tous ces numéros de téléphone, ces logos inscrits en surimpression sur l'écran pendant toute la durée du show. On comprendra alors d'où vient l'abus basé cette fois sur un même signifiant mais utilisé avec deux sens différents.

Pendant quelques minutes un membre de l'équipe de Swaggart parle de « call », d'appel reçu par Jimmy pour évangéliser le monde: « Ce n'est pas parce que tu as un problème personnel que ton appel t'as été enlevé. L'appel et les dons de Dieu sont repentance et tu dois accomplir l'appel que tu as eu dans ta vie. Et l'appel que tu as reçu est d'atteindre le monde par le téléphone et tu ne peux faire autre chose que ce que Dieu te demande. J'espère que ton public va comprendre que l'appel est toujours là, que les dons sont toujours là. Nous continuerons ».

Et c'est à cet instant précis qu'autour du numéro de téléphone du standard, s'inscrivent les deux logos des cartes de crédit Mastercard et Visa, et au-dessus du numéro les mots « Please, call now », c'est-à-dire « S'il vous plaît, appelez maintenant ».

Il y a donc en une superbe stratégie, une exploitation abusive entre appel, au sens de mission, de ministère, et l'appel téléphonique, propre à ramener de l'argent liquide. Sans compter une deuxième exploitation homonymique de la double signification du terme *gifts*: dons de Dieu, dons spirituels ou cadeaux, sous-entendu dons en argent.

Je crois qu'à ce point, nous pouvons maintenir le jugement selon lequel ces télévangélistes, qui se disent mandatés par Dieu, sont en fait des énonciateurs de mauvaise foi, dans la mesure où il y a bien

- transgression d'une norme argumentative,
- où cette transgression est délibérée,
- et qu'elle se situe dans un discours à prétention argumentative.

3. De la maîtrise à la démesure: le pouvoir du prédicateur

C'est vrai qu'aujourd'hui nous sommes devenus plus attentifs au jeu complexe des savoirs et des pouvoirs. En matière de discours religieux, le prédicateur, qu'il soit autorisé ou non, est bien un «fondé de pouvoir». Il a le pouvoir de prononcer une parole, il a autorité ou il se donne autorité pour émettre les mots qu'il énonce. D'ailleurs l'exemple des télévangélistes vient bien montrer que le pouvoir du langage peut s'exercer sans autorisation préalable, car au niveau institutionnel aucune hiérarchie religieuse ne nomme les prédicateurs, qu'ils soient fondamentalistes, baptistes, adventistes ou d'une toute autre obédience. C'est leur succès sur les ondes, donc le public, qui consacre leur légitimité. En tous les cas, «autorisée» ou «plébiscitée», la parole et son pouvoir se construisent malgré tout autour de la dualité contrainte/soumission.

La parole de pouvoir fait violence, et qui dit violence dit aussi victime. Le malaise prend ici sa source car, en tant que discours de pouvoir, le discours de la prédication s'intègre à toute logique de domination, elle-même sous-tendue par une idéologie qui autorise ce même pouvoir. Cet état de fait peut être attirant ou révoltant, mais il tient au mécanisme même de l'argumentation: toute stratégie de persuasion cherche bien à imposer sa propre vision du monde par une réelle force de conviction.

Et, en cas de performance réussie, cette force-là donne à son dire la force d'un faire. Du temps de l'apôtre Paul les auditoires devenaient chrétiens, aujourd'hui ils deviennent sponsors! Et si d'habitude une parole maîtrisée ne se pose pas en détentrice de l'exclusivité de la vérité, la parole télévangélique, elle, verse constamment dans la démesure d'un discours de pouvoir. Ici, subjectivité revient à dissimulation et argumentation à manipulation.

Le discours religieux ordinaire, s'il tient au seuil de l'idéologique, n'en franchit jamais les limites. Alors que, me semble-t-il, le discours presque terroriste des télévangélistes se moule dans tous les traits propres à l'idéologie:

— L'idéologie se veut pensée partisane; de même dans nos discours la polémique affleure et les affirmations théologiques demeurent plus que partiales.

— L'idéologie est une pensée collective; de même la prédication télévangélique, portée paradoxalement par des individus très stéréotypés et individualistes, est en fait un discours se retranchant derrière un ensemble de valeurs propres au groupe dont les prédicateurs dépendent. Ce n'est un secret pour personne que l'idéologie télévangélique est fortement connotée à droite, pour ne pas dire à l'extrême droite.

— L'idéologie se veut une pensée au service du pouvoir, et sur ce point, ici les sociologues ont montré la totale imbrication entre les forces politiques conservatrices aux États-Unis et toute une aile des mouvements revivalistes. On connaît en particulier les liens qu'entretient Jerry Falwell avec les gens de la Contra au Nicaragua.

Il faut se rendre compte combien le discours religieux, avec ses déviances totalitaires, peut agir comme mode d'existence d'un imaginaire de la force. Dans le cas des télévangélistes cette force est surtout pécuniaire mais l'on sait bien toutes les possibilités, tous les débordements que peut entraîner cette force-là. Alice se trouvait au pays que l'on dit des Merveilles lorsqu'elle se trouva nez à nez avec Humpty Dumpty et qu'ils s'engagèrent dans une longue conversation sur le pouvoir des mots:

«Lorsque moi j'emploie un mot, dit Humpty Dumpty, d'un ton de voix quelque peu dédaigneux, il signifie exactement ce qu'il me plaît qu'il signifie... ni plus ni moins. — La question, répliqua Alice, est de savoir si vous avez le pouvoir de faire que les mots signifient autre chose que ce qu'ils veulent dire. — La question, riposta Humpty Dumpty, est de savoir qui sera le maître... un point c'est tout».

Aujourd'hui, la rhétorique dans tous ses états, c'est-à-dire non perçue comme enseignement mais comme outil d'analyse et de compréhension, peut déjouer les ruses d'un discours de pouvoir. C'était l'enjeu de cet exposé. Il est d'importance, car il s'agit de nous libérer de la manipulation et de la contrainte de nos Humpty Dumpty cathodiques!

Isabelle GRAESSLÉ

Notes

- ¹ Ensemble des techniques de l'expression orale permettant à un orateur d'atteindre son but quand il prononce un discours
- ² L'adjectif télévangéliste, du substantif qui lui est semblable, sert à qualifier tout ce qui est propre au mode d'évangélisation par la télévision tel qu'il est pratiqué à grande échelle aux États Unis et plus discrètement dans nos pays (Ndlr).
- ³ Dans le jargon de la linguistique et des sciences de la communication, on qualifie celui qui parle d'énonciateur et celui qui reçoit le message de destinataire. Voir ce mot plus loin. (Ndlr).

Isabelle Graesslé a effectué des études de lettres classiques et de théologie à Strasbourg, puis un doctorat en théologie sur la rhétorique de la prédication. Après un stage auprès d'un député à l'Assemblée Nationale française elle est maintenant co-directrice du Centre Protestant d'Études à Genève.

Flash sur le congrès «Lausanne II» à Manille

Silvain DUPERTUIS

Quinze ans après «Lausanne 74», le deuxième congrès international pour l'évangélisation mondiale s'est tenu cet été du 11 au 20 juillet 1989 au Centre de conférences international des Philippines sous le sigle de Lausanne II. Plus de 4000 participants, provenant de 170 pays, ont été invités par le «Comité de Lausanne» pour entendre comme tout à nouveau l'ordre du Seigneur : «Allez, faites de toutes les nations des disciples...», ordre qui a été actualisé par le slogan : «**Proclamez le Christ jusqu'à ce qu'Il vienne!**», et précisé par le thème : «Appeler l'Église toute entière pour apporter l'Évangile tout entier au monde tout entier». Ce thème est développé dans le *Manifeste de Manille*, un document qui se veut une prolongation de la Déclaration de Lausanne (publiée dans PM No 2, 1981).

«L'évangélisation du monde est-elle possible d'ici l'an 2000?» C'est en posant cette question aux participants venus du monde entier que Leighton Ford a ouvert officiellement le congrès. Président du Comité de Lausanne pour l'évangélisation mondiale, l'évangéliste canadien a rappelé que «Lausanne 74» a été le point de départ du mouvement. C'est depuis juillet 1974 que l'on parle de «l'esprit de Lausanne», a-t-il indiqué, esprit qui marque une nouvelle vision et ouvre de nouvelles perspectives pour une coopération au sein des évangéliques en vue d'évangéliser le monde.

Bien que se tenant à Manille, le congrès portait le nom de «Lausanne II» pour bien marquer sa filiation. Plus de 80 orateurs ont pris la parole lors des sessions plénières, pour des études bibliques, des messages d'encouragement et d'ins-

piration, en plus de différents programmes vidéo donnant des informations sur les nombreux défis qui se présentent à l'Église aujourd'hui. Les participants se sont retrouvés l'après-midi en cercles restreints et ont eu le choix entre 350 sujets. Ils se sont aussi rencontrés en réunions nationales pour faire le point et évaluer les implications pratiques possibles dans leur contexte particulier.

Quelles sont les points forts de ce congrès, et quelles « perspectives missionnaires » nous ouvre-t-il ? Les flashes qui suivent sont tirés essentiellement de notes et d'entretiens avec deux participants suisses à ce congrès, Florian Rochat et Armand Heiniger.

De toutes les extrémités de la terre...

Rassemblement évangélique le plus large géographiquement et ecclésiastiquement jusqu'à ce jour, ce congrès a été marqué par la présence d'une délégation d'URSS (75 délégués, dont l'arrivée — tardive pour des problèmes de visas d'entrée aux Philippines — a causé une émotion particulière parmi les participants), par une participation de 20 % de femmes, de 56 % de personnes de moins de 45 ans, et surtout par une présence majoritaire des chrétiens des pays en voie de développement.

La tenue de ce congrès dans un pays aux problèmes immenses, ruiné après 20 ans de dictature, au cœur d'une mégapole aux 13 millions d'habitants et aux milliers d'enfants qui traînent dans la rue, acculés à la prostitution, a manifestement contribué à une prise de conscience forte des problèmes de ce monde.

Parmi la richesse de ce qui a été vécu à Manille, relevons 7 points forts :

- une nouvelle sensibilité à la pauvreté et aux opprimés
- la reconnaissance de la complémentarité entre charismatiques et non-charismatiques

- la nécessité d'une consécration totale
- le besoin d'un rééquilibrage des forces missionnaires
- une place pour chacun dans la mission de l'Église
- la prise de conscience des défis nouveaux
- l'importance d'une réelle coopération dans la tâche

Sensibilité aux pauvres et aux opprimés

Après le congrès de Lausanne 1974, où il était déjà très présent, le souci pour les pauvres et pour la justice a été fortement réaffirmé au cours de ce congrès. On estime à 1,2 milliards la population « absolument pauvre » (dont un milliard de personnes sans même un abri adéquat), et la proportion de cette population dans le monde est en augmentation. On compte 60 millions d'enfants de rue privés de foyer — et on prévoit qu'ils seront environ 200 millions d'ici l'an 2000. L'exemple des équipiers de Jeunesse en Mission à l'œuvre parmi les 5000 familles de Manille qui vivent du tri des ordures et habitent sur la « montagne fumante » au cœur de cette capitale a particulièrement marqué les congressistes qui sont allés sur les lieux.

Le sénateur philippin chrétien Jovito Salonga rappelait aux congressistes : « Mon pays compte d'abondantes richesses. Pourtant 60-70 % de la population vit en-dessous du seuil de pauvreté. 85 % des enfants d'âge scolaire souffrent de malnutrition. La charge de notre dette extérieure absorbe plus de 40 % de notre budget. C'est dans ce contexte que la Bonne Nouvelle est prêchée aujourd'hui aux Philippines. À Manille, 30 % des habitants vivent dans des bidonvilles et n'ont pas de domicile fixe... »

Avant d'être longuement applaudi, le sénateur a conclu en ces termes : « Je crois que le temps où nous construisions individuellement nos propres accès au ciel, loin de la souffrance

de nos peuples, est dépassé. Face à la tragédie que vit le pays, nous devons comprendre que le Royaume de Dieu est aussi là où nous combattons ensemble avec ceux qui travaillent pour établir la vérité en vue d'améliorer le sort de chacun. »

L'Évangile ne peut être annoncé sans se préoccuper de ces problèmes. Le congrès a fortement souligné la nécessité d'une mission qui intègre *kerygma* et diaconie, Parole et service, proclamation et action, et cette vision ressort clairement du Manifeste approuvé au Congrès.

Charismatiques et non-charismatiques ensemble

Le style de la prière au sein du congrès, enrichi par la présence des « charismatiques », n'a pas été sans causer certaines discussions. Mais la collaboration entre les uns et les autres au niveau des orateurs principaux a permis de dépasser les querelles de chapelles, de découvrir des diversités complémentaires et enrichissantes, et de vivre dans une reconnaissance mutuelle que certains qualifient de « progrès historique ».

Une vie consacrée

La sainteté dont il a été question au congrès n'était pas définie en termes de renoncement ou de coupure, mais comme un style de vie, individuel ou communautaire, qui reflète d'une manière tangible et contagieuse la présence de Dieu. « L'évangélisation sans sainteté n'est que prosélytisme. » Cette sainteté est la clé de l'évangélisation — les moyens techniques ne sont rien sans ce témoignage d'hommes et de femmes qui « savent aimer et pleurer comme Jésus ».

Il s'agit d'intégrer relation vécue avec Dieu, parole et service : plénitude dans l'adoration, plénitude dans le service de la Parole — étudiée et annoncée — , plénitude dans la miséricorde — par l'expression concrète de notre compassion.

Rééquilibrage des forces missionnaires

Si 1,7 milliards de personnes (soit un tiers de la population du monde) se déclarent chrétiennes, et si 2,2 milliards habitent dans des régions où l'Évangile peut être entendu, il reste 1,3 milliards d'hommes et de femmes (26 % de la population mondiale) totalement hors d'atteinte de l'annonce de l'Évangile.

Or les personnes engagées à plein temps au service de l'Église se répartissent comme suit selon ces trois catégories de population :

- 3,9 millions (94 %) travaillent parmi la population chrétienne
- 200 000 (5 %) œuvrent parmi la population déjà évangélisée
- seuls 30 000 (0,7 %) exercent leur ministère en faveur des peuples « non atteints »

Parmi les missionnaires, on ne compte que 7 % de l'effectif engagé dans un ministère au service de ces « peuples non atteints ». Ces chiffres nous engagent à revoir la stratégie missionnaire des Églises en faveur de l'évangélisation de ce quart de la population mondiale qui n'a actuellement aucune chance d'entendre le message libérateur de l'Évangile.

Une place pour chacun

Le 17, le congrès s'est penché sur le rôle de la femme dans l'Église. Si l'on croit que la femme a été faite à l'image de Dieu de la même façon que l'homme, quelles sont les implications sur ce rôle ? Pourquoi n'y avait-il que 10 % de femmes parmi les orateurs de Lausanne II (à Lausanne 74, on n'en comptait aucune !) ? La Norvégienne Kristi Mosvold déclara quant à elle : « Jésus n'a-t-il pas lui-même défié la culture qui prévalait à son époque ? Au tombeau, les femmes ne se sont pas demandées si c'était leur rôle de proclamer la résurrection ou non. Elles l'ont simplement fait. »

Le sacerdoce universel a été réaffirmé, l'évangélisation étant le fait de tous les chrétiens, et non seulement des « ministres »...

Dans bien des régions « inatteignables » aujourd'hui, le témoignage chrétien est entre les mains de « faiseurs de tentes » : des chrétiens engagés dans leur profession (non comme prétexte à l'évangélisation, mais comme un authentique service), et dont le témoignage fait partie intégrante de la vie quotidienne.

Défis nouveaux

L'**urbanisation** est un phénomène majeur de notre époque, avec l'émergence d'énormes mégapoles, dont la majorité sont situées dans le Tiers monde. Ce phénomène engendre d'immenses problèmes. À l'instar de la Bible, qui témoigne du rôle-clé des villes dans le projet de Dieu, et des apôtres, qui ont établi des Églises dans les centres névralgiques, quelle vision stratégique et audacieuse aurons-nous pour les villes du monde moderne ?

Parmi les autres défis qui ont alimenté la réflexion au Congrès, mentionnons celui des enfants (50 % de la population de monde !), les nouvelles idéologies (New Age, intégrisme, etc.), le SIDA, les réfugiés, la déchristianisation des pays « chrétiens »...

Nécessité de la coopération

Le pasteur chinois Thomas Wang, directeur du congrès, comme Tom Houston, son successeur pour la coordination du mouvement initié à Lausanne et à Manille, ont souligné le danger de conflits ou de ruptures qui menacent le monde évangélique du fait des polarisations si fréquentes dans son sein, notamment entre :

- Églises « historiques » et Églises « libres »
- charismatiques et non-charismatiques

— clergé (qui croyait que ça n'existait pas chez les évangéliques?) et laïcs

Il faut au contraire apprendre à gérer le champ magnétique qui se dégage *entre* deux pôles différents, et qui est dynamique et producteur d'énergie. Apprendre à ne pas nous opposer radicalement — ce que voudrait le Diviseur — mais à reconnaître avec sagesse les complémentarités, la coopération dans la richesse de cette diversité.

Cela signifie pratiquement qu'il importe de construire des ponts pour qu'il y ait une réelle coopération entre Églises et missions diverses, pour un partage des expériences, des ressources, des personnes, autant qu'il est possible, pour éviter les doublets, et pour manifester l'unité donnée en Christ et l'interdépendance du corps qu'est l'Église dans son ensemble. La crédibilité de notre témoignage est à ce prix. Cela implique aussi une démarche d'humilité de la part des Églises et des missions qui se savent les plus riches, les plus fortes ou les plus grandes...

Dans ce chapitre, mentionnons la lettre que les évangéliques présents à la conférence du C.O.E. à San Antonio deux mois plus tôt ont adressée aux congressistes, en vue d'une meilleure compréhension mutuelle et proposant une coordination de ces deux types de rencontres dans l'avenir. (Nous espérons la publier dans un prochain numéro).

En guise de conclusion

Citons encore une fois pour conclure le sénateur philippin, rappelant aux chrétiens de sortir de leurs murs... : « Je prie le Dieu de toutes les nations, le Seigneur de l'histoire, pour qu'Il bénisse vos délibérations afin que vous puissiez aller à travers le monde renouvelés par son Esprit pour proclamer la Bonne Nouvelle, non seulement entre les quatre murs d'une église, mais aussi sur les places publiques, dans les lieux privés, les usines, les fermes, les écoles, les prisons, les camps de réfugiés, parmi les sans-logis, les affamés, ceux qui souffrent

de la peur, de désespoir et de tout mal abondamment répandu dans notre monde. Que vous puissiez proclamer dans ces lieux que Jésus-Christ est Seigneur et Maître, qu'il est la lumière du monde.»

Silvain DUPERTUIS

«Je suis doux et humble de cœur»¹

L'avenir de la mission à la manière du Christ

Jacques MATTHEY

«Nous nous engageons nous-mêmes et appelons nos Églises à unir nos efforts pour témoigner auprès des millions de gens qui n'ont pas encore eu l'occasion d'entendre l'Évangile.»

Cette résolution, adoptée en séance plénière par la récente conférence missionnaire mondiale organisée par le Conseil œcuménique des Églises (COE) à San Antonio (Texas), montre bien que des accents nouveaux sont placés dans la réflexion missiologique des milieux œcuméniques.

La dixième de son genre

La conférence de San Antonio qui a eu lieu du 22 au 31 mai 1989 fut la dixième depuis Édimbourg 1910. Elle a réuni plus de 700 participants, dont la moitié environ étaient des délégués de conseils ou organismes missionnaires ou d'Églises membres du COE.

Dans cet article qui ne vise pas à donner un portrait général et équilibré de cet événement, j'insisterai sur deux grandes problématiques abordées à San Antonio: la relation entre évangélisation et dialogue, et l'élargissement du «champ missionnaire» à la création tout entière. Bien d'autres sujets importants ont été à l'ordre du jour de cette conférence, mais ces deux me semblent devoir être particulièrement approfondis si

nous voulons être mieux à même de vivre une mission qui, à l'avenir, soit « à la manière du Christ », qui, Lui, s'est présenté comme un Seigneur et Sauveur « doux et humble de cœur ».

Le mandat d'évangélisation réaffirmé

La section I était consacrée au thème « Se tourner vers le Dieu vivant ». Elle a réaffirmé avec force le mandat d'évangélisation de l'Église (c'est elle qui a proposé à la conférence la résolution citée au début de cet article). Elle n'a cependant pas entamé une réflexion approfondie sur les manières, méthodes et lieux de l'évangélisation dans des milieux culturels et sociaux différents. On peut souhaiter qu'à l'avenir, on devienne plus « concret » sur ces questions dans une conférence missionnaire du COE.

La section I a quand même traité le sujet. Elle a notamment distingué l'évangélisation du prosélytisme, en affirmant que le but de l'annonce de l'Évangile doit être l'édification du corps du Christ, le service dans le monde et la gloire de Dieu. Dans cette perspective, toute « évangélisation » qui ne favorise pas de bonnes relations avec d'autres chrétiens — en ne visant par exemple que l'accroissement du nombre des membres d'une église ou confession — doit être mise en question. Car un tel activisme nie de fait l'authenticité de la foi d'autres chrétiens.

On reconnaît cependant aussi que des Églises ou communautés chrétiennes en arrivent parfois à perdre toute dynamique de témoignage vis-à-vis de l'extérieur. Dans ce cas, d'autres chrétiens peuvent jouer un rôle catalyseur pour redonner un souffle missionnaire à de telles communautés. Mais cela ne sera possible, dit la section I, que si ces chrétiens d'ailleurs s'identifient à la communauté locale en question, en la traitant avec respect et avec sensibilité.

La force du témoignage personnel

Dans des sociétés dominées par l'athéisme pratique, l'évangélisation passe par le rayonnement de communautés locales vivantes, au sein desquelles se réunissent p.ex. des groupes de maison. Enracinés à la fois dans l'expérience de la vie culturelle (partage de la parole et de la Cène) et dans le partage en petit groupe, les croyants individuels sont préparés et encouragés à rencontrer voisins et collègues de travail. Souvent, dans de telles rencontres, la vie menée par les chrétiens aura plus d'impact que leurs confessions de foi, dit la section I. En effet, « les gens croient toujours d'abord ce que leurs yeux voient ». Cela ne veut pas dire que l'on puisse négliger la parole et le témoignage oral. Il faut simplement le mettre en relation avec la vie. Dans des sociétés sécularisées, les chrétiens sont invités à faire preuve d'imagination pour parler un langage qui soit compréhensible, parce que relié aux espoirs et peurs réelles de leurs contemporains. Il arrive même, dira le rapport, qu'une image, un chant, un hymne, un symbole puisse aussi bien transmettre l'Évangile qu'une parole.

San Antonio a également exprimé le souci du témoignage parmi les jeunes, et la section I insiste à ce propos sur l'importance de la musique, souhaitant la création de ministères musicaux, dans chaque milieu culturel. Le partage inter-culturel sur ce point sera d'ailleurs particulièrement fructueux.

Personnellement, je me suis réjoui qu'une conférence internationale sur la mission aborde ainsi le contexte culturel particulier dans lequel je vis comme Suisse. Ce qui a été dit à San Antonio recoupe en grande partie les réflexions élaborées au sein de la Conférence des Églises européennes (KEK), ou dans des réunions de notre pays. Prenons cela au sérieux et mettons tous nos efforts pour favoriser ainsi le partage de l'Évangile, notamment parmi les jeunes.

Evangéliser, oui. Mais alors, faut-il aussi dialoguer ?

La section I de San Antonio a également été attentive à la nécessité du dialogue. En effet, est-il dit dans son rapport, si nous réaffirmons l'intervention décisive de Dieu en Jésus Christ pour le salut du monde, nous ne saurions placer des limites à l'œuvre salvatrice de Dieu. Dans un dialogue avec des personnes d'autres convictions religieuses, nous sommes donc appelés à rendre un témoignage clair et authentique — non « dilué » — à Jésus Christ. Mais nous sommes aussi invités à écouter le témoignage de l'autre. C'est une manière de le respecter comme être créé par Dieu, comme humain. Mais il y a plus : en l'écoutant sérieusement, nous restons ouverts à la possibilité que le Dieu que nous connaissons en Jésus Christ vienne à notre rencontre dans les vies de nos voisins dont la croyance est différente de la nôtre.

Tension non résolue

Il y a tension entre notre confession de foi selon laquelle c'est en Jésus Christ que se trouve le salut du monde, notre mandat d'annoncer cet Évangile du salut, et le caractère dialogal du témoignage, la reconnaissance que nous ne pouvons placer de limites à l'action de Dieu. Cette tension, San Antonio a eu le mérite de la préciser, de la reconnaître clairement. Au sein du mouvement œcuménique, on est encore loin d'un consensus sur cette question, on est encore plus éloigné d'une synthèse théologique tant soit peu satisfaisante. C'est l'état de la question. Il y a longtemps qu'une conférence missionnaire de cette importance du COE n'avait plus abordé de front ces questions parmi les plus difficiles en missiologie.

Certains auraient voulu aller plus loin dans le respect des autres — en acceptant p.ex. de ne plus parler de l'unicité du Christ comme médiateur entre Dieu et les hommes. D'autres, à l'opposé, auraient souhaité un plus grand scepticisme face au dialogue et un langage confessant plus ferme. Pour ma part, je pense que l'état de la question ainsi formulé rend

compte honnêtement de nos pratiques, de nos connaissances bibliques actuelles et nous donne du pain sur la planche pour essayer d'avancer dans une plus profonde compréhension du plan de Dieu pour le monde.

L'optique a changé depuis les années 60

Une des recommandations de la section I paraît à première vue insignifiante. Et pourtant c'est toute une compréhension de la mission qui évolue si on la prend au sérieux. De quoi s'agit-il? On recommande aux Église l'étude d'un document élaboré dans le cadre de la Conférence des Églises européennes, un document qui relit les études faites au COE dans les années 60.

On s'en souvient, ces années-là furent des moments de remise en question, pour la mission également. Une étude du COE influença profondément la pensée missionnaire œcuménique. Son titre était révélateur: *Vers une Église pour les autres (1967)*.² Que reste-t-il vingt ans après des thèses principales de cette étude? Voici en style télégraphique ce que l'on peut critiquer et ce que l'on peut retenir:

Insuffisances de la missiologie des années 60

Les thèses de l'époque étaient polémiques et souffrent donc d'une accentuation déséquilibrée:

— Pour s'opposer à une mission comprise comme orientée seulement vers la croissance numérique des Églises, on insista alors sur le fait que, dans le monde, l'Église était d'abord l'instrument, l'outil entre les mains de Dieu. On négligea la vision de l'Église comme communauté où l'on peut vivre déjà maintenant comme un avant-goût du royaume.

— Pour réagir contre les tentatives faites de se retirer d'un monde dit mauvais, on a placé l'accent exclusivement sur une vision positive de la vie sociale et politique comme lieu de l'action de Dieu, pour aboutir pratiquement à une glorifica-

tion de la sécularisation. On sous-estimait, alors, la réalité, dans ce monde, des pouvoirs opposés à Dieu.

— Pour lutter contre une certaine léthargie des paroisses, les documents des années 60 voulurent les réveiller en les mettant au défi de manière radicale. On sous-estima les peurs que cette approche allait susciter. Les propositions de nouvelles structures ne furent pas reçues pour ce qu'elles voulaient être : une vision libératrice de la mission.

Ce qui reste valable :

— La mission est, et reste, d'abord l'affaire de Dieu. Nous ne sommes que des collaborateurs participant à l'activité de Dieu dans le monde. Pour discerner les tâches concrètes auxquelles nous sommes appelés, il faut faire un lien entre le message biblique et notre situation.

— Le mandat de participer à la mission de Dieu s'adresse à l'ensemble du peuple de Dieu. Les dons et talents de chacun(e) doivent être mis à contribution et pouvoir s'y investir. Il faut, dans ce sens, améliorer la collaboration entre théologiens et laïcs.

— Il doit y avoir unité entre le témoignage et la forme de communauté de l'Église : la proclamation et la vie réelle d'une paroisse se reflètent l'une l'autre. Bien des gens découvrent la vérité de l'Évangile en en faisant l'expérience par l'accueil vécu dans une communauté. D'autres s'en éloignent — parfois à jamais — parce qu'ils ont perçu que la vie paroissiale contredisait gravement la prédication.

— Il faut toujours travailler ensemble — de manière œcuménique — à discerner la volonté de Dieu là où on vit.

Le document résumé ici et qui s'appelle « paroisses missionnaires dans une Europe sécularisée » est recommandé à l'étude par une décision plénière de la conférence de San Antonio.

La prise en compte et la mise en pratique des thèses de ce document signifient que le virage entamé dans la réflexion missionnaire du mouvement œcuménique au milieu des an-

nées 70 a abouti à une vision nouvelle, adaptée aux nouveaux défis de notre époque. On ne peut que s'en réjouir.

La mission s'étend à toute la création.

À ma connaissance c'est la première fois qu'une conférence missionnaire élargit le « champ » de la mission à toute la création. Certes, depuis 1975 notamment, le problème du respect de la création a progressivement fait son chemin dans les réunions œcuméniques pour devenir récemment un thème essentiel. Mais on n'en avait pas encore tiré les conséquences quant à notre compréhension de la mission de l'Église.

La section III de San Antonio part de la confession de foi au Dieu créateur, affirmant que toute la création — et chacune de ses parties — appartient à Dieu, et à Lui seul. La terre — en tous les sens du terme — ne sera jamais notre bien, notre propriété. Elle reste toujours terre promise, prêtée, par Dieu. L'humanité a pour mandat de la cultiver et de la garder, de la gérer avec justice, d'en maintenir l'intégrité, d'en partager correctement les ressources limitées.

Or, actuellement, la création est violée par notre utilisation du sol, de l'air, de la mer. Les causes de ces abus sont à trouver dans le fait que nous nous sommes détournés du Dieu vivant.

Mission enracinée dans la Sainte Cène.

La mission de l'Église sera donc d'apporter la puissance de l'Évangile et l'espérance de la résurrection aux souffrances de la création. C'est, a-t-on dit, dans la Cène que sont concentrées les significations d'une telle vision. En partageant le pain et le vin, nous affirmons l'amour rédempteur de Dieu pour toute la création et nous recevons la force de partager les biens de la terre les uns avec les autres. Nous pouvons par conséquent changer notre style de vie — individuel et collectif — pour mieux refléter notre confession de foi.

Une démarche pastorale, une démarche prophétique.

La section III de San Antonio appelle les Églises à revoir les programmes missionnaires en conséquence. Mais comment aborder ces questions? Deux démarches sont proposées, toutes les deux déjà pratiquées:

- a) Entrer pastoralement en relation avec les victimes des abus contre l'environnement, comme p.ex. les personnes déplacées de force, les enfants, les vieillards, les malades, et les accompagner.
- b) Entrer prophétiquement en relation avec les responsables politiques, les industriels, pour défendre l'intégrité de la création.

On a souligné à San Antonio combien les enfants étaient particulièrement affectés par les crimes contre l'environnement. Ils le sont directement (accidents, maladies des voies respiratoires, influence des radiations, etc.), mais aussi parce que leur avenir est mis en cause quand la création est sacragée.

La terre appartient à Dieu et non aux hommes, qu'ils soient nations, propriétaires terriens ou firmes transnationales. Et Dieu, seul propriétaire de la création, se soucie particulièrement du sort des démunis, des délaissés, et notamment de ceux qui ont été chassés de leurs terres, comme les paysans du Brésil, ou des peuples autochtones dont les terres ancestrales ont été volées pendant la colonisation. Le Créateur a un amour particulier pour ceux qui n'ont pas de lieu où poser leur tête.

Reprise d'un thème de Melbourne.

C'est ainsi que San Antonio a repris le thème du choix de Dieu en faveur des pauvres, en filiation directe avec la précédente conférence missionnaire mondiale de Melbourne (1980). La section III de San Antonio en tire des conséquences quant à l'attitude à exiger des Églises: rendre les terres ecclésiastiques prises aux autochtones, soutenir les «sans terre»

dans leurs efforts pour s'organiser et leurs luttes pour retrouver leurs biens. Confesser que la terre n'appartient qu'à Dieu seul implique également, selon cette section, que l'on soutienne des réformes agraires réelles, mais aussi les luttes pour l'autodétermination et le recouvrement de leurs terres de la part des aborigènes d'Australie, des Indiens d'Amérique, des Palestiniens, ainsi que la cause des Dalits, des hors-caste de l'Inde, trop souvent oubliés.

Confesser que la terre appartient à Dieu permet également de poser autrement le problème des réfugiés, gens chassés de leurs terres d'origine soit pour des raisons d'oppression politique ou d'exploitation économique. Dans le rapport de la section III on trouve trois manières d'être en mission avec les réfugiés :

- a) Être en mission à la « manière du samaritain », c'est ouvrir les yeux et voir ceux qui sont tombés au bord de la route, les aider et les soutenir.
- b) Être en mission de manière « prophétique » ensuite, c'est dénoncer les causes du flot international des réfugiés, notamment le militarisme, et soutenir les efforts des victimes de ces processus pour lutter contre les abus et injustices dont elles souffrent.
- c) Une mission de migration commune, enfin, nous invite à nous concevoir tous comme étant en marche vers la cité promise. Dans cette « itinérance » commune, nous pouvons tenter, les uns et les autres, de vaincre les obstacles à la compréhension et à la communion (le racisme, l'ethnocentrisme, le nationalisme, les peurs, les idéologies, etc.). Nous pouvons arriver à une confiance suffisante pour être en mesure de vivre un échange véritable entre nos cultures et croyances, un dialogue fait de témoignage réciproque authentique pouvant porter sur nos convictions ultimes, sans que de trop grandes inégalités et injustices ne l'empêchent.

Puisque la terre est à Dieu et donc à aucune nation, ce sont les termes même d'«étranger» et de «national» qui sont en question.

On le voit, de nombreuses pistes s'ouvrent à la réflexion et à l'engagement missionnaire. Il sera utile d'arriver à préciser lesquelles doivent être suivies dans le cadre du processus «paix, justice et intégrité de la création» et lesquelles relèvent de la responsabilité des organismes spécialisés en mission. C'est une des tâches auxquelles nous devons nous atteler.

Vers une mission «douce et humble», à la manière du Christ.

Quand on relit certains textes importants du Nouveau Testament sur la mission, on voit que, contrairement à ce que l'on pourrait penser, les deux sujets traités dans cet article peuvent être compris comme participant d'une même éthique missionnaire.

Les premières prédications missionnaires aux non-juifs ont pour thème l'appel à abandonner les idoles pour revenir au seul Dieu créateur. Et ce Dieu, disent les textes des Actes, s'est manifesté à tous les peuples, par les bienfaits de la création, mais aussi par sa proximité mystérieuse (Actes 14 et 17). Il y a donc au cœur de la mission la dédivinisation et de la nature et de la technique, et l'appel à la conversion au seul Créateur — que l'on ne saurait respecter si on saccage son œuvre. Il y a aussi l'entrée en matière de la part du prédicateur sur les croyances de ceux auxquels il s'adresse, débat avec eux, prise en compte des opinions de leurs philosophes.

Le fameux texte de Matthieu 28 : 16-20, renvoie, quant à lui, pour l'enseignement des disciples, aux discours de Jésus tels qu'ils sont recueillis dans ce même Évangile. Le plus important en est peut-être bien le Sermon sur la montagne. On y trouve l'appel à une vie humble et douce, sans violence à l'égard des autres humains et sans pouvoir destructeur vis-à-vis de la création dont on attend avec émerveillement ce que Dieu nous y offre. À l'instar des sages d'Israël.

Enfin, les hymnes qui célèbrent l'incarnation, centre de la

mission de Dieu qui fonde la nôtre, chantent la présence mystérieuse du Christ à l'œuvre dans la création et dans les cultures humaines qui en font partie (Col. 1 : 15-20). L'incarnation donne à la création une valeur que symbolisent le pain et le vin. Et il est indéniable que c'est la nouvelle création, avec son espérance de libération pour l'ensemble du cosmos gémissant, qui est, de la part de Dieu, le terme de notre mission.

En Christ, Dieu s'est révélé humble et doux, abandonnant à notre égard son pouvoir destructeur de Seigneur du monde pour nous parler et venir nous rejoindre à notre niveau. Témoigner à notre tour dans la douceur et le respect de cette seule voie de salut nous ouvre au dialogue. Chanter la présence du Christ par l'Esprit et son œuvre dans la création, c'est rendre gloire au Dieu trinitaire. Vivre dans l'humble respect de toutes les créatures, c'est prolonger cet hymne à la douceur de notre Maître par toute notre vie. Dans l'espoir que le plus grand nombre de nos contemporains accueilleront notre appel à se joindre à nous pour Le suivre.

Jacques MATTHEY

Notes

¹ Matthieu 11 : 29

² Conseil Oecuménique des Églises, Genève, 1967.

Revue de livres

En mission sur le chemin du Christ Perspectives bibliques

Lesslie Newbegin

Aubonne (Suisse), Éditions du Moulin, 1989

Édition originale: *Mission in Christ's Way*,
Bible Studies, Conseil Oecuménique des Églises,
Genève 1987

Quelle est la mission de l'Église, qui fait sa raison d'être?

Un regard sur le passé montre que la mission a été souvent confondue avec l'expansion triomphaliste du christianisme. Et, plus près de nous, avec la mise en œuvre de programmes de développement ou de libération nationale. Mais est-ce vraiment cela?

Fondamentalement, la mission est proclamation du Royaume. Proclamation de l'intervention souveraine de Dieu, qui, par le ministère de Jésus, est venu triompher de toutes les fatalités.

Mais qu'on y prenne garde! Le chemin du Royaume a été pour Jésus et demeure pour les siens le chemin de la Croix. Le chemin de la faiblesse et de la vulnérabilité. Aussi n'est-ce qu'en faisant demi-tour qu'on peut s'y engager.

Or voici que témoigner du Christ, c'est cela la mission. Témoigner de Lui en joignant les actes à la parole. Des actes et une parole qui coûtent. Et qui, parce qu'ils nous coûtent, deviennent capables de susciter au cœur de la nuit des signes d'espérance.

Pour tout dire, entrer *en mission sur le chemin du Christ*, ne sera-ce pas toujours et encore se laisser entraîner par le premier missionnaire qui soit, le Saint-Esprit lui-même?

Un livre incisif, stimulant, mobilisateur. Et qui, nourri par une expérience du plus de cinquante ans à travers tous les continents, renouvelle profondément, Bible en mains, le visage de la mission.

L'auteur, Lesslie Newbegin, est l'une des personnalités chrétiennes les plus marquantes de notre temps. Evêque anglican, il a révélé sa stature dans la création de l'Église Unie de l'Inde du Sud. Puis au sein du Conseil Oecuménique des Églises, où il a assumé maintes fonctions décisives, notamment à la tête du Département Mission et Évangélisation.

Un monde intolérable Le libéralisme en question

René Dumont
Paris, Le Seuil, 1988,
en collaboration avec Charlotte Paquet,
215 pages

Notre monde est menacé sur tous les fronts. Et l'économie de profit, loin de freiner les gaspillages, les inégalités sociales, les encouragements, ou pire n'arrive plus à les contrôler. Les États les plus démunis ne sont plus les seules victimes: les pays riches ont aussi leur Quart monde.

Après cinquante années et une trentaine de livres voués à l'agronomie, à la défense du Tiers monde, à la sauvegarde de l'équilibre écologique, au pacifisme, René Dumont, spécialiste mondialement connu, fait aujourd'hui le bilan, donne quelques conseils et encourage à la responsabilité.

Une Afrique en marche

Pierre Pradervand,
Avec une préface d'Edgar Pisani
Paris, Plon, 1989,
336 pages

D'un voyage à travers le Sénégal, le Mali, le Burkina Faso, le Zimbabwe et le Kenya, Pierre Pradervand a rapporté un témoignage. Il nous fait découvrir une Afrique ignorée des médias, l'Afrique des villages où se produit une révolution silencieuse qui, à l'insu de

presque tous, est en train de poser les bases de l'Afrique de demain : des millions de paysans s'y organisent en dizaines de milliers de groupements villageois prenant en main leur destin. Ils sont à la recherche d'un « autre » développement.

Pierre Pradervand travaille depuis vingt-quatre ans dans le domaine du développement, dont onze comme sociologue en Afrique, comme représentant d'une organisation non gouvernementale et co-fondateur de la revue *Famille et Développement*, l'une des revues les plus diffusées sur le continent et consultant pour les questions de développement des Nations Unies et du Département fédéral des Affaires Étrangères (Suisse).

Laisse aller mon peuple ! Églises africaines au-delà des modèles ?

René Luneau

Paris, Ed. Karthala, 1987,

193 pages

Le Père Luneau a multiplié les voyages dans au moins dix pays d'Afrique, interrogé les responsables d'Églises et des chrétiens anonymes, enregistré vœux, espoirs et doléances. Il prête sa plume à ceux qui sur place n'ont guère le loisir d'écrire et de faire des propositions. Au lecteur qui ne sait que peu de choses sur les Églises d'Afrique, ce livre est une précieuse source d'information ; à celui que le destin des Églises passionne, il donne de quoi nourrir sa réflexion et des raisons d'espérer.

René Luneau, dominicain et Docteur ès lettres, est actuellement ingénieur de recherche au CNRS, membre du Groupe de Sociologie des religions, et enseignant à l'Institut catholique de Paris. Il a écrit *Voici le temps des héritiers* en collaboration avec Jean-Marc Éla.

L'Inde des religions

Francis Audiau

Paris, Ed. Karthala, 1988,

264 pages

Un ouvrage d'initiation aux religions (hindouisme, bouddhisme, jaïnisme, sikhisme, dans leurs formes anciennes et modernes) de l'Inde, pas trop spécialisé. Grâce à ses contacts avec des gens de toutes castes et de toutes religions, l'auteur a acquis cette sensibilité qui permet de présenter les choses en profondeur, avec simplicité et exactitude. Une grande partie est consacrée au christianisme indien.

Francis Audiau, prêtre des Missions étrangères de Paris, a passé plus de quarante ans en Inde, d'abord comme missionnaire dans le Sud, puis comme recteur d'un collège universitaire. Il retourne régulièrement en Inde afin de se tenir au fait de l'actualité de ce pays qui compte plus de 800 millions d'habitants.

Un nouveau membre dans l'équipe de rédaction

L'éditorial de ce numéro est du pasteur Neal Blough, nouveau membre de l'équipe de rédaction depuis le début de cette année. Nous aimerions vous le présenter brièvement ici, pour compléter les quelques réflexions qu'il partage dans cet éditorial sur son itinéraire par-dessus l'Atlantique...

Né en 1950, venant des États-Unis, il s'est établi en France, où il travaille depuis 1975 dans le cadre des Églises mennonites. Il est actuellement pasteur à mi-temps de la Communauté Chrétienne du Foyer Grebel (un foyer d'accueil pour étudiants du Tiers monde, situé dans la proche banlieue parisienne). Il est également responsable du Centre Mennonite d'Études et de Rencontre (St-Maurice, Paris), et chargé de cours à la Faculté de Théologie Évangélique de Vaux-sur-Seine.

Il a publié en 1984, aux Éditions Labor et Fides (Genève), une *Christologie anabaptiste*.

L'équipe de rédaction est honorée d'accueillir en son sein ce théologien, représentant de la sensibilité anabaptiste, avec son accent sur l'engagement du chrétien dans ce monde dans une attitude non-violente. Notre revue doit déjà beaucoup à l'apport mennonite, dans le comité comme à travers les auteurs de divers articles, et remercie Neal Blough d'avoir bien voulu nous enrichir de sa présence et de ses compétences.